

Sommaire

Introduction générale	6
Chapitre I : Autour de l'Analyse du discours.....	10
1. Analyse du discours	10
2. L'énonciation	15
3. Le non dit ou le pouvoir de l'implicite.....	26
Chapitre II : Etude des stratégies argumentatives	35
1. Les procédés et les stratégies argumentatives	35
Conclusion générale	50

Introduction générale

D'après le philosophe Gilles Lipovetsky, les sociétés modernes sont gouvernées par l'humour. En effet, partout dans le monde, l'humour occupe une place de prestige dans tous les domaines sociaux : cinéma, théâtre, publicité, télévision, journaux, littérature, au point que même le discours politique et la vulgarisation scientifique trouvent leurs part.

Le rire reste et restera le propre de l'homme pour mieux supporter l'insupportable, le futile comme l'important, pour mieux inspirer, et respirer. Mais faire rire est un exercice difficile, qui peut mener à l'incompréhension, d'où la nécessité d'une complicité entre l'orateur et l'auditeur-interprétant.

Les spectacles de Mohammed Fellag sont pour nous le meilleur exemple pour représenter le discours humoristique algérien, car il associe le magnétisme du mime, la force jubilatoire du caricaturiste et l'insouciance débonnaire du poète jonglant avec les mots. L'implicite et la force de la parole se mêlent avec le geste pour faire de l'humour un outil de dénonciation.

Cela nous conduit à nous interroger sur le pouvoir que peut avoir la parole sur l'auditoire, l'importance du destinataire dans l'interprétation de l'implicite, des procédés et des stratégies argumentatives adoptées par l'humoriste, de la manifestation du subjectivisme et le degré d'implication de l'humoriste.

Nous supposons que le discours de Fellag, au delà de sa visée humoristique, a un autre objectif. En usant de l'implicite et des marques de subjectivité, il fait de l'auditoire un complice.

Nous présumons, aussi, que pour persuader son auditoire, l'humoriste adopte des procédés et des stratégies argumentatives, qui se manifestent différemment de celles des autres domaines.

On soulignera ici que l'analyse présentée se fait à partir d'un texte que nous avons, nous-mêmes transcrit, sur la base d'un enregistrement vidéo d'un sketch réalisée sur la scène. Or, c'est en situation de communication orale, face à un public présent, que Mohammed Fellag exerce son art humoristique.

Dans notre cas, nous nous limiterons en conséquence sur l'étude des procédés verbaux. Les procédés paraverbaux (intonation, débit, accents, etc.) et non-verbaux

(mimique, gestuelle, postures, etc.) ne sont pas pris en compte, en raison du manque de temps et de moyens.

Notre corpus est une séquence d'une demi heure tirée de l'un des spectacles de Fellag, à savoir *Le dernier chameau*, mis en scène en 2004, au théâtre des Bouffes du Nord, Paris, duquel est tiré un DVD en 2005.

Bien que l'engouement pour l'humour n'ait rien de neuf, nous tenterons d'analyser l'humour qui est un mode difficile à cerner, du point de vue du degré de sa réceptivité auprès de l'auditoire. Entre autre comprendre comment l'humoriste agit sur les opinions de ses spectateurs et pourquoi ceux-ci interprètent les non-dits de l'humoriste.

Après avoir cerné le domaine du discours en général et celui du discours humoristique en particulier, nous allons entrer dans le champ de l'énonciation et de la communication pour détecter les marques de subjectivité qui nous serviront dans la détermination de l'implication de l'humoriste et de l'auditoire.

Ensuite, nous aborderons l'implicite sous ses deux formes ; les présupposés et les sous-entendus avec l'analyse du corpus choisi.

Enfin, nous clôturons notre travail en dégagant les procédés argumentatifs ainsi que les stratégies usités par l'humoriste dans sa mécanique argumentatives.

Chapitre I :

Autour de l'Analyse du discours

I. Analyse du discours

I.1. Naissance de l'analyse de discours

Dans son Cours de linguistique générale, Ferdinand de Saussure circonscrit le domaine de la linguistique comme une étude de la langue, elle-même définie comme un « système de signe ». Il oppose la langue à la parole, donc la société à l'individu. Par cette opposition, la recherche en linguistique s'oriente vers l'étude du système de la langue en mettant en marge les manifestations individuelles de la parole, cela présuppose l'exclusion du discours.

La remise en cause de la conception saussurienne qui réhabilite la parole apparaît en 1909 chez Charles Bally, dans son traité de stylistique, il ouvre la voie d'une linguistique de la parole en orientant la recherche sur la relation entretenue par le sujet parlant, son discours et son contexte.

Chez Guillaume, on trouve la notion de l'acte de discours, qui tend à apporter plus de précision sur la place du sujet parlant, mais cette théorie ne dépasse pas celle de Saussure.

C'est chez les formalistes russes, par contre, que se développe à partir de 1915 une recherche sur les structures narratives de la littérature orale et écrite.

En 1928, on découvre dans la morphologie du conte russe de Propp, l'ambition de dépasser le principe de l'immanence pour s'intéresser aux vastes ensembles discursifs que sont les textes, afin de rendre compte de l'organisation syntaxique et sémantique d'un texte.

Benvéniste, qui effectue des recherches sur l'énonciation et la sémiologie de la langue, en partant de la philosophie analytique et en particulier de la théorie des actes de paroles d'Austin, contribue à introduire dans la linguistique française un thème nouveau, qui représente aujourd'hui ce qu'on appelle communément l'analyse de discours.

D'après Dominique Maingueneau, l'analyse du discours est un ensemble de démarches qui prétendent élaborer des concepts et des méthodes fondés sur les propriétés

empiriques des activités discursives. Elle occupe un espace de plein droit dans les sciences humaines et sociales. Ou tout simplement, l'analyse du discours est :

« la discipline qui étudie le discours. »¹.

Mais qu'est ce qu'un discours ?

I.2. Le discours : essai de définition

Le terme « discours » est polysémique dans la langue courante : il renvoie autant à un ensemble d'énoncés solennels qu'à des paroles vaines, qui font partie du quotidien.

L'instabilité de la notion de discours rend dérisoire toutes tentatives de lui donner une définition précise. Ce terme renvoie à plusieurs acceptions selon les chercheurs ; certains en ont une conception bien restreinte, d'autres en font un synonyme de texte ou d'énoncé.

Dominique Maingueneau, définit le discours selon plusieurs points de vue :

- ▶ Discours 1 : équivalent de la « parole » de l'opposition saussurienne « langue »/« parole », c'est-à-dire toute occurrence verbale.
- ▶ Discours 2 : unité de dimension supérieure à la phrase, équivalent de texte.
- ▶ Discours 3 : dans une perspective énonciative ou pragmatique l'emploi de *discours* plutôt que d'*énoncé* permet d'insister sur le caractère dynamique de l'énonciation, sur la relation qu'elle établit entre les partenaires de l'échange, sur son inscription dans un contexte.
- ▶ Discours 4 : par une spatialisation de la valeur précédente, « discours » désigne la conversation, l'interaction orale, considérée comme le type d'énonciation fondamental.
- ▶ Discours 5 : une opposition entre *langue* et *discours* permet de distinguer les valeurs qu'une unité linguistique possède virtuellement, hors contexte, et celle qu'elle acquiert à travers son usage effectif. On dira par exemple que la néologie lexicale est un phénomène de *discours* qui peut se fixer dans la langue.

¹ Dominique Maingueneau, L'analyse du discours, Hachette, paris, 1991, page 15.

► Discours 6 : on utilise parfois discours pour désigner le système sous-jacent à un ensemble d'énoncés tenus à partir d'une certaine position sociale ou idéologique. Ainsi parle-t-on de « discours féministe », de « discours administratif », de « discours de l'école », etc.²

De toutes ces définitions, on retiendra que le discours sur lequel porte notre analyse est l'équivalent de la parole, car il est produit oralement, de dimension supérieure à la phrase, puisque c'est une combinaison de plusieurs phrases, dynamique ; produit une interaction entre les partenaires de l'échange -entre l'humoriste et ses spectateurs- en s'inscrivant dans un contexte. Avec le discours le mot acquiert sa valeur effective, enfin il peut prendre une certaine position sociale et idéologique. En effet, l'énonciateur en choisissant déjà le thème de son spectacle se situe dans un territoire lié à un ensemble de conceptions politiques, morales ou sociales. Ainsi, son discours qui est dans l'apparence est destiné à faire rire prend un autre revers, puisque en réalité il fait resurgir le point de vue de son propriétaire.

I.3. les caractéristiques du discours

- Le discours mobilise des structures d'un autre ordre que celles de la phrase. Son étude ne relève pas donc de la syntaxe, mais se concentre sur les conditions de production des énoncés.
- Le discours est orienté : non seulement parce qu'il est construit en fonction d'une visée, mais aussi parce qu'il est une forme d'action sur autrui. Toute énonciation constitue un acte qui vise à modifier une situation.
- Le discours est interactif comme dans toute communication car il prend en considération un destinataire.
- Le discours est pris dans un inter-discours : il ne prend sens qu'à l'intérieur d'un univers d'autres discours à travers lequel il doit se frayer un chemin. Autrement dit, un discours ne prend sens que par rapport à un autre.

² Dominique Maingueneau, L'analyse du discours, Hachette, paris, 1991, page 15.

I.4. les lois du discours

- La loi de pertinence : toute énonciation implique qu'elle est pertinente, qu'elle vient à propos.
- La loi de sincérité : l'énonciateur s'engage dans l'acte du discours qu'il accomplit.
- La loi d'informativité : les énoncés doivent apporter des informations nouvelles au destinataire.
- La loi d'exhaustivité : l'énonciateur doit donner l'information maximale, en fonction de la situation.
- Les lois de modalité : l'énonciateur recherche théoriquement la clarté, la concision, etc.

I.5. Le discours humoristique

I.5.1. Etymologie de l'humour

Le mot *humour* provient de l'anglais *humor*, lui-même emprunté du français *humeur*, qui découle du Latin *humor*, qui désignait autrefois les fluides corporels dont on pensait qu'ils influaient sur le comportement.

Vers 1760, les Anglais utilisent le terme *humor* dans le sens «tempérament», ou aptitude d'une personne à voir ou à faire le comique des choses, pour se vanter de posséder un certain état d'esprit qu'on appelle maintenant humour anglais. A la même époque, le sens du mot français *humeur* suit une évolution semblable.

Le mot humour est attesté pour la première fois en français au XVIII^e siècle, grâce aux liens qu'entretenaient les penseurs des Lumières avec les philosophes britannique.³

I.5.2. L'ambivalence de l'humour

L'humour, par sa nature a tendance à se confondre avec d'autres nuances du registre comique (cherche à faire rire ou sourire), pour cela, il faut définir ces nuances :

³ Jacqueline Picoche, Dictionnaire Etymologique du Français, Gilles Firmin, Paris, 1996, page 262.

- La satire est une critique, virulente et moqueuse, d'un ridicule, d'un défaut ou d'un vice ; elle est proche de la raillerie, du sarcasme ; elle utilise la déformation par exagération, peut se rapprocher de la caricature.
- L'ironie consiste à dire par raillerie, le contraire de ce que l'on pense ou de ce que l'on veut faire penser. Elle provoque la surprise ; on la trouve souvent dans les textes polémiques et dénonciateurs. Elle se manifeste par l'utilisation d'antiphrases, de litotes, d'exagérations, etc.
- La parodie est une imitation moqueuse. On ne peut la reconnaître que si l'on connaît ce qui est imité, elle se manifeste généralement dans les textes littéraires.
- L'humour est plus difficile à définir qu'à pratiquer. Il attire l'attention, avec détachement, sans méchanceté, sur les aspects plaisants ou insolites de la réalité. On peut le décrire comme une acceptation consciente de la différence entre l'idéal et le réel, différence que l'on n'hésite pas à souligner, ce qui est une façon de s'en dégager.⁴

« L'humour est essentiellement langagier, un jeu sur les divers sens ou graphies de termes plus ou moins ambigus et qui teinte le discours de grivoiserie, d'absurdité, ou confine au délire plus ou moins contrôlé. »⁵

I.5.3. Caractéristiques du discours humoristique

L'humoriste découvrant les absurdités de la vie, recourt à l'humour ; outil de dédramatisation, de dénonciation, de distanciation, de réflexion, et se place du côté de la victime, souvent du nôtre –le peuple- pour prendre le dessus sur les embûches que la politique, la société de consommation, la guerre, la mort placent devant nous tous. L'humour constitue un mécanisme de défense, une façon saine de se protéger, mais également de se montrer supérieur, en dépit de notre faiblesse.

L'humoriste agit toujours avec sérénité devant les coups du sort et les paradoxes quotidiens auxquels il se heurte, mais derrière ce renoncement se cache presque toujours une attaque, ce qui nous fait tomber dans l'ironie, alors que l'humour est défensif, l'ironie possède une nature offensive. A cet égard Fellag utilise ce procédé pour vilipender la

⁴ Jean-Marc Defays , L'approche du discours comique, Armand Colin, Paris, 1995, page 17.

⁵ www.erudit.org.

politique algérienne, par une attaque indirecte, avec comme prétexte, le jus de fruit « chez nous pendant 30 ans, on a eu un régime unique, un parti unique, un président unique, une pensée unique, mais on avait également un jus de fruit unique ». Pour résumé, là ou il y a humour il y a aussi ironie et vis-versa. Nous étudierons ce procédé avec plus de détails dans les procédés argumentatifs.

II. L'énonciation

Tout discours suppose communication, et toute communication suppose des circonstances de communication particulières, et chacune de ces circonstances est le produit d'un certains nombre de composantes.

II.1. La communication linguistique

II.1.1. Le schéma de communication de Jakobson

Il est de tradition d'inaugurer toute communication verbale, par le schéma le plus simple et le plus connu ; celui de Jakobson. Dans ce schéma, on peut identifier six composantes ; un destinataire (émetteur) qui émet un message à un destinataire (récepteur). Le message est transmis grâce à l'existence d'un code (la langue) partagé par les deux participants, et pour qu'il y ait transmission d'informations les deux protagonistes doivent obligatoirement entrer en contact, et l'ensemble s'inscrit dans un contexte.

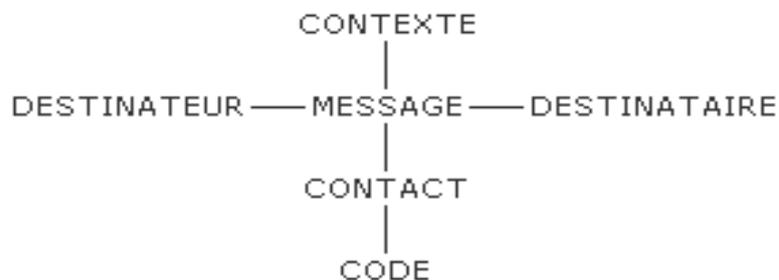


Figure 1 : Schéma de communication de Jakobson

II.1.2. Critique de ce schéma

Jakobson présente la communication comme une simple transmission de message entre un émetteur et un récepteur, avec comme moyen un code (la langue) commune et singulière entre les deux partenaires de l'échange. Donc, pour lui, le message passe dans sa totalité sans être altéré. Or, il faut admettre que, même si le destinataire et le destinataire ;

« appartiennent à la même communauté linguistique, parlent exactement la même langue, et que leur compétences s'identifient avec l'archi-français d'un archi-locuteur-allocutaire »⁶, « la communication se fonde sur l'existence non pas d'un code, mais de deux idiolectes ; partant le message lui-même se dédouble, en ce qui concerne du moins sa face signifiée. »⁷.

En effet, en tenant compte des compétences linguistiques et para-linguistiques (la somme de toutes ses possibilités linguistiques), il faut accepter que le signifiant du message reste le même entre l'encodage et le décodage, mais le signifié, lui, varie d'un idiolecte à un autre. Ajouter à tout cela, la marginalisation des déterminations psychologiques et psychanalytiques, et des compétences non linguistiques (culturelles et idéologiques), qui jouent un rôle important dans les opérations d'encodage et de décodage.

II.1.3. Reformulation du schéma de la communication

La prise en considération de tous ces facteurs délaissés par Jakobson a donné le schéma de communication établie par Catherine Kerbrat-Orecchioni :

⁶ Catherine kerbrat-Orecchioni, L'énonciation de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, Paris, 2006, page 16.

⁷ Idem, page 18.

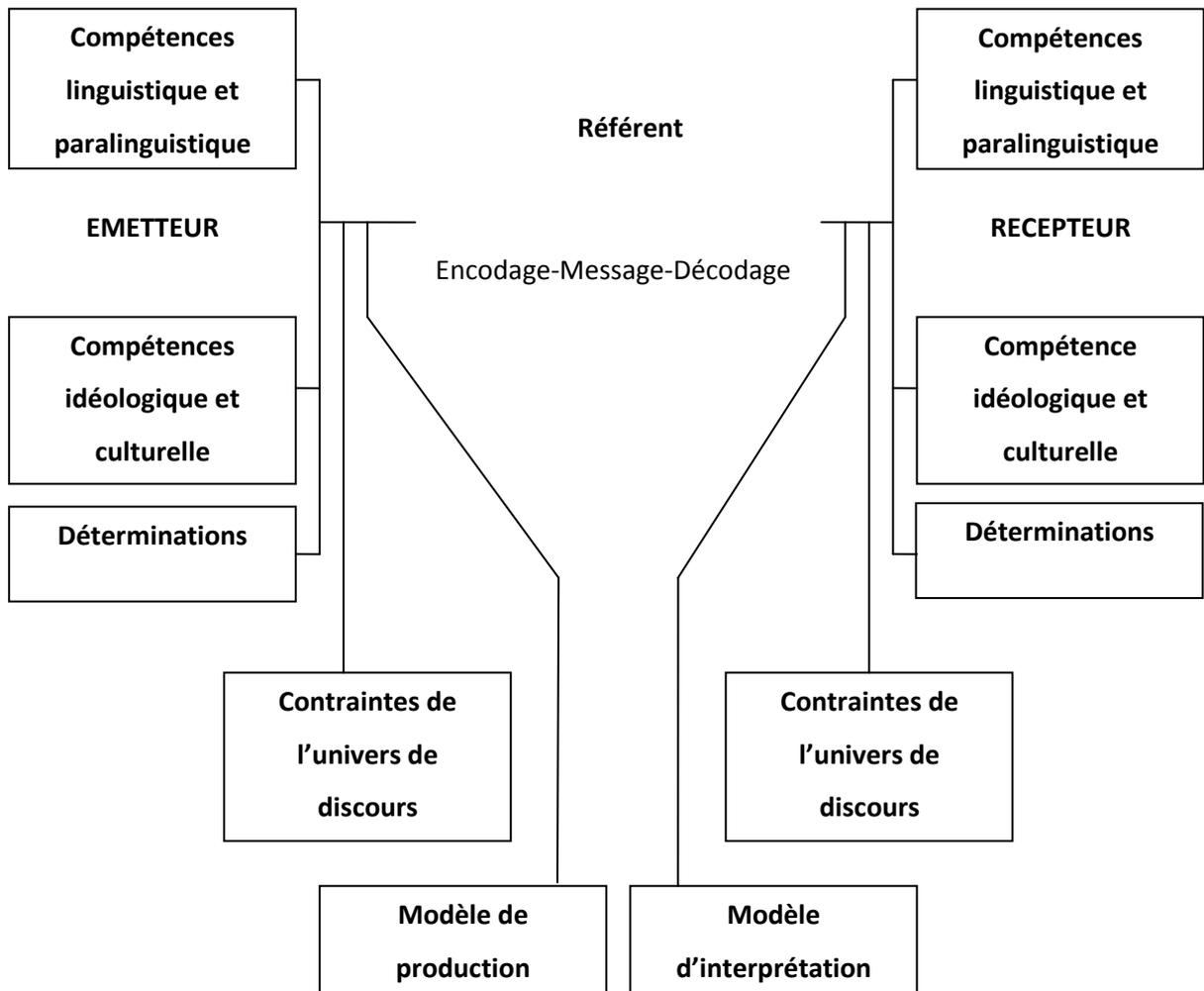


Figure 2 : Schéma de communication de Catherine Kerbrat-Orrechioni

II.2. Enoncé/énonciation

L'énonciation se définit comme :

« la recherche des procédés linguistiques (shifters, modalisateurs, termes évaluatifs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de la distance énonciative) »⁸.

⁸ Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, l'énonciation de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, Paris, 2006, page 36.

Donc, l'énonciation est l'acte où tout sujet énonce sa position de locuteur à l'aide d'indices qu'on repère dans l'énoncé appelés les déictiques, et l'énoncé est l'objet linguistique résultant de l'utilisation de la langue. On dira que tout acte d'énonciation est un évènement unique, produit par un énonciateur et un destinataire particuliers dans le cadre d'une situation particulière.

A cet effet, la mise en œuvre de la langue suppose la production d'énoncés, donc la conversion de la langue en discours par l'énonciateur. Par ailleurs, l'emploi du terme discours dans l'énonciation ne renvoie pas à une unité de dimension supérieure à la phrase, ni aux conditions socio-historiques de production de l'énoncé, mais pour rapporter l'énoncé à l'acte d'énonciation qui le prend en charge.

II. 3. La situation d'énonciation

La situation d'énonciation est la situation dans laquelle un énoncé a été émis. Elle permet de répondre à ces questions :

- Qui parle ?
- A qui parle t-il ?
- Dans quelles circonstances l'acte d'énonciation se produit-il ?

II.3.1. Qui parle ?

Dans notre cas l'émetteur est un comédien qui joue sur scène un spectacle. Autrement dit, il produit un discours humoristique en vue de faire rire. Quels sont donc les éléments qui indiquent la présence de l'énonciateur ?

Nous avons remarqué qu'il existe deux formes d'énonciation dans notre corpus :

◆ L'émetteur parle de lui-même (en utilisant "Je") ou bien, de lui en incluant les autres "Nous", ou encore avec le pronom "On".

Dans les tableaux ci-dessous, nous avons relevé tous les passages concernant ce premier type d'énonciation.

JE

- "La première fois de **ma** vie que **je** suis entré...**j'**avais neuf ans. **Je** n'avais...**je** réagissais...**J'**ai hurlé...quand **j'**ai vu foncer sur **moi**...**J'**ai criée...**Je** me suis caché...et **j'**ai pleuré...à l'époque **je** ne comprenais pas le français...**je** ne comprenais rien. **J'**avais débarqué en ville et **j'**étais loin d'imaginer que...**Je** ne savais même pas que..." §₁
- "**Je** me souviens très bien de la première fois de **ma** vie que **j'**ai vue des français...**j'**en avais entendu parler...mais **je** ne n'avais jamais vue...**j'**avais 5 ans..." §₂
- "dans **ma** petite tête d'enfant...et **j'**étais très impatient...**Je** n'en dormais plus...quand **je** refusais d'aller au lit, **ma** mère n'évoquait pas le loup pour me faire peur... **je** dormais à point fermé...**Je** n'en dormais plus..." §₃
- "...**je** ne me souviens plus,**je** me souviens juste que..." §₄
- "...**j'**ai appris que...**j'**ai appris que **moi** aussi **j'**étais français...**Je** suis allé...**j'**étais noir. **Je** passais des heures entières devant la glace à regarder le français qui était **moi**...**j'**avais déduit...**j'**avais en face que... **je** m'amusais à parler à l'autre **moi-même**...**je** ne comprenais pas ce que **je** me lui disais...**je** suis allé voir **mon** père, et **je** lui dis... **moi** aussi **je** suis français..." §₈
- "**Mon** père fut le premier propriétaire d'un poste de radio...**ma** mère sortait le poste...**ma** mère en parfaite maitresse..." §₉
- "**Mon** père avait acheté cette radio pour...**j'**avais oublié que...après le départ de **mon** père **j'**allumais en cachette...**J'**adorais toutes ces langues bizarres que **je** ne comprenais pas...**je** m'arrêtais sur...**J'**ai appris plus tard..." §₁₀
- "**Mon** père travaillait en ville...**mon** père traverse froidement...**ma** mère..." §₁₁
- "...où **mon** père m'avait inscrit...**je** ne connaissais pas mon nom patronymique..." §_a
- "...et c'était pour cela que **moi je** ne réagissais pas...m'appelait par **mon** nom patronymique que **je** ne connaissais pas...elle s'était arrêtée devant **moi**...que**je** ne comprenais pas...**je** susse là non plus de quoi il retourasse." §_e
- "...que **je** ne comprenais toujours pas...ils parlaient dans **mon**...**je** ne parlais que la kabyle...**j'**étais tellement timide...que **je** métrisais...**j'**étais là avec **mon** truc...que **je** fasse avec ça. **J'**essayais de déduire...que **je** sorte, ce que **je** fis. Une fois dehors **je** restais debout...accroché à **mon** vase...**j'**ai vu des lavabos et **j'**avais déduit...**j'**ai pas dis ça comme ça...**je** l'ai dit en kabyle..." §_f
- "...Comme **je** n'arrivais pas à savoir, **je** suis allé me cacher...que **je** change l'eau...que **j'**allasse jeter les mimosas...que **je** les donne au directeur...avec **moi** depuis le début..." §_g
- "...De toute façon **je** n'avais l'éternité devant **moi**...**j'**ai opté pour celle qui...et rentrer

chez **moi**. *Je* suis monté sur la cuvette...*J'*allais descendre mais *j'*ai vu un autre enfant sortir...*j'*ai cru que s'était **moi** qui...*J'*ai sorti la main...*je* leur fait signe..."§_h

▪ "...que *j'*ai vu de **ma** vie..."§_i

▪ "...comme *j'*étais au milieu...**moi** et avait posé sa main...sur **ma** chéchia. Au début *j'*ai pensé...vers **moi**...*j'*ai vu zoomer vers **moi** son long nez..."§_j

NOUS

▪ "...*Nous* avons entendu dire que...*Nous* habitons à un hameau coupé du monde...*nous* étions un village de 20 fusils...*nous* devons être en tout et pour tout ..."§₂

▪ "...*nous*, les enfants avec impatience. Dès l'aube, *nous* avons surveillé le petit chemin de crête...réchauffait **nos** chères..."§₄

▪ "...*nous* nous apprêtions à quitter le poste d'observation...*nous* donne l'autorisation...*nous* vîmes au loin..."§₅

▪ "... **Nos** cœurs se mirent à battre la chamade...*nous* commençons à apercevoir...*nous* étions stupéfait...**nos** visage..."§₇

▪ "... *nous* avons quitté la montagne, et *nous* sommes allés *nous* installer dans la banlieue d'Alger...à **nos** grands-parents...avec **notre** système d'appellation...*nous* possédions tous des chapelets de prénoms..."§_a

▪ "... *nous* nous mimes à réfléchir ensemble...*nous* faisons des kilomètres...*nous* attend et qui va *nous* manger tout cru...*nous* décidâmes de passer la nuit là... *nous* passâmes la nuit là jusqu'au matin où *nous* fûmes soudain réveiller par de la musique martiale."§_h

ON

▪ "... *on* était mort de fin, *on* trippait d'impatience..."§₅

▪ "... *on* n'arrivait pas à communiquer..."§₈

▪ "... *on* ne sait pas pourquoi..."§₁₁

▪ "...qu'*on* rentre chez nous...*on* ne sait jamais..."§_h

▪ "A l'extérieur *on* entendait une un concert de sirène...*On* était glacé de peur..."§_h

A coté du pronom personnel "je", qui apparait plusieurs fois dans notre corpus, il y a aussi les pronoms personnels "nous" et "on". Cela nous permet de déduire que l'énonciateur s'inscrit dans l'acte d'énonciation et déclare sa présence, c'est lui le centre de la communication et assume pleinement la responsabilité de ce qu'il dit.

◆ L'énonciateur joue un personnage ou plusieurs, il a sa vie, sa psychologie et son identité.

DESTINATEUR	DESTINATAIRE
<ul style="list-style-type: none"> ▪ L'administrateur français "...Non, <i>je</i> te demande ton nom à toi... y a personne derrière toi <i>je</i> crois... Donc si <i>j'</i>ai bien compris la logique... <i>je</i> crois avoir compris... Non <i>j'</i>ai rien dit..." §_b ▪ Mohamed "...et moi <i>je</i> suis un Mohamed... moi <i>je</i> suis un Mohamed..." §_b 	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Un chef de famille dénommé Mohamed. ▪ L'administrateur français.

L'émetteur peu prendre la peau d'un autre personnage qu'il a lui-même construit et interprète sur scène. Dans ces cas le "je" est double puisqu'il représente l'énonciateur-auteur et l'énonciateur-locuteur.

II.3.2. A qui parle t-il ?

◆ Lorsque l'émetteur parle de lui-même, le destinataire dans ce cas là est le public. En conséquent, il s'adresse à plusieurs personnes à la fois.

▪ "...Les autochtones étant comme *vous* le savez, ces êtres étranges qui sont originaires du pays qu'ils habitent." §₂

▪ "... l'un des fameux officiers français qui avait conquis, pacifié comme on dit ici chez *vous* le pays et auquel les autochtones prêtaient un caractère sanguinaire et monstrueux." §_c

▪ "...Ainsi qu'un tas d'autres noms que je n'oserai pas répéter ici devant *vous* et qui ont été tous changé au lendemain de l'indépendance." §_a

◆ Le "tu" et le "vous" sont prêtés à des personnages que le public doit imaginer lorsque le destinataire joue un personnage.

- "...par respect pour le prophète *vous* donnez le nom de Mohammed au premier garçon qui naît dans la famille..." §_b
- "... *tu* es venu tout seul, non...Toi *tu* t'appelles Mohammed...Et *tu* t'appelles Mohammed...*Tu* viens de me dire que...*tu* sais celui qui vend des ânes...*tu* sais le jour du marché..." §_b
- "... *tu* viens de quelle tribu...*tu* t'appelleras quistidi...*tu* seras Quistidislmane...*tu* dis rien..." §_c

II.3.3. Dans quelles circonstances l'acte d'énonciation se produit-il ?

Les circonstants renvoient pour l'essentiel aux circonstances de l'énonciation, c'est-à-dire le lieu et le temps, ils désignent l'ensemble des éléments qui déterminent l'acte d'énonciation. Autrement dit c'est le contexte.

◆ Les circonstants de temps

Ils déterminent le temps de l'énonciation, le moment où je parle. Pour Katherine Kerbrat-Orrechioni :

« Exprimer le temps, c'est localiser un évènement sur l'axe de la durée, par rapport à un moment T pris comme référence. »⁹

D'après cet auteur, quand T est un moment inscrit dans le contexte verbal ; il s'agit alors de référence contextuelle. Mais quand T renvoie au moment où l'instance énonciative (locuteur) énonce son discours, il s'agit d'une référence déictique.

Nous allons tracer un tableau comportant les circonstants de temps contenus dans notre corpus :

REFERENCES TEMPORELS
▪ "...J'avais débarqué en ville <i>quelques mois auparavant</i> ..." § ₁
▪ "...C'était <i>en 1955, quelques mois après</i> le déclenchement de la guerre d'Algérie...." § ₂
▪ " <i>Le jour dit</i> , les adultes les attendaient avec inquiétude...il neigeait <i>depuis trois</i>

⁹Catherine Kerbrat-Orrechioni, l'énonciation de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, Paris, 2006, page 51.

jours..." §₄

- "...*Un petit peu plus tard*, ils étaient à une centaine de mètres...*Juste à ce moment-là...*" §₇
- "...*Un peu plus tard*, j'ai appris que...et *un tout petit peu plus tard*, j'ai appris que..." §₈
- "...*Quelques mois plus tard*, nous avons quitté la montagne...*Durant les trois premières semaines* la maîtresse me marqua tous les jours absents..." §_a
- "...mais *au bout d'un moment* comme les gens ne parlaient pas la langue...*A partir d'aujourd'hui*, tu seras Quistidislmane..." §_c
- "...*quelques minutes après* des motards en sirène firent irruption...*tout de suite après* par des parachutistes..." §_i
- "...*Un quart d'heure plus tard*, un groupe d'homme était venu vers nous...*Pendant trois minutes* j'ai vu zoomer vers moi son long nez..." §_j

Nous remarquons la présence de références temporelles qui expriment l'antériorité comme : quelques mois auparavant, 1955. La postériorité comme : quelques mois après, un petit peu plus tard, quelques mois plus tard, quelques minutes après, tout de suite après, un quart d'heure plus tard. Et enfin celles qui sont neutre telles que : le jour dit, juste à ce moment-là, durant les trois premières semaines, au bout d'un moment, à partir d'aujourd'hui, pendant trois minutes.

L'énonciateur parle d'événements qui se sont déroulés dans le passé, ce qui se manifeste par l'utilisation de l'imparfait et du passé composé.

◆ Les **circonstants de lieu**

Ils déterminent le lieu de l'énonciation :

« *Le point de repère des déictiques spatiaux, c'est la position qu'occupe le corps de l'énonciateur, lors de son acte d'énonciation.* »¹⁰.

On peut dénombrer trois types de déictiques spatiaux :

¹⁰ Dominique Maingueneau, *L'énonciation en linguistique française*, Hachette, Paris, 1994, page 34.

- ▶ Les démonstratifs (ceci, cela, ça, celui-ci, celui-là)
- ▶ Les présentatifs (voici, voilà)
- ▶ Les éléments adverbiaux (ici, là, là-bas, près, loin, en haut, en bas, à gauche, à droite, etc.)

Nous allons repérer ces éléments et les placer dans un tableau qui va regrouper tous les circonstants de lieu présents dans notre corpus :

REFERENCES SPATIALES

- "...j'étais loin d'imaginer que tout *cela* pouvait exister..." §₁
- "... que j'ai vue des français, comme *ça* physiquement..." §₂
- "...comme on dit *ici* chez vous..." §₃
- "Tout les villageois étaient *là*...Les *voilà*, c'est les français..." §₅
- "...ils étaient à *quelques centaines de mètres*...Un petit peu plus tard, ils étaient à une *centaine de mètres*..." §₇
- "...*ça* produisait une énergie extraordinaire..." §₉
- "...J'ai appris plus tard qu'on appelait *ça* l'opéra..." §₁₀
- "...Un jour, comme *ça*, sans prévenir..." §₁₁
- "...et nous sommes allés nous installer dans la banlieue d'Alger, *où* mon père m'avait inscrit dans un établissement scolaire..." §_a
- "*Voici* d'après des témoignages..." §_b
- "Et c'est comme *ça* qu'il...répéter *ici* devant vous..." §_d
- "...et c'était pour *cela* que moi...Et *là*, elle s'est mise à hurler...que je susse *là* non plus..." §_e
- "...Et j'étais *là* avec mon truc...que je fasse avec *ça*..." §_f
- "...j'ai cru que s'était moi qui étais *là-bas*...J'ai sorti la main *par-dessus* la porte...venez réfléchir *ici*. Ils s'engouffrèrent à *l'intérieur* des cabinets...il y a peut être quelque part par *là*...nous décidâmes de passer la nuit *là* dans les cabinets...nous passâmes la nuit

là jusqu'au matin... " §_h

- "...*Devant* la porte le directeur de l'école... *A l'extérieur* on entendait une un concert de sirène... *devant* laquelle trônait une DS19 décapotable... *ça* faisait vibrer les hauts parleurs..." §_i
- "...nous trouvèrent *là* cacher dans les gogues... ils nous ont fait défiler *devant* tout le monde..." §₁₀

Les localisations spatiales sont très présentes dans notre corpus, quelques unes renvoient à l'espace où se trouvait l'énonciateur au moment où se déroulent ces événements (le contexte): ...ils étaient *à quelques centaines de mètre*, les *voilà* c'est les français, etc. Et d'autres au lieu où se trouve l'énonciateur au moment de son acte d'allocution présent, tels que : comme on dit *ici* chez vous, je n'oserai pas répéter *ici* devant vous, etc.

II.3.4. Les démonstratifs

« Ils sont selon les cas référentiels au contexte (représentants) ou référentiels à la situation de communication (déictiques). »¹¹.

L'adjectif démonstratif renvoie au contexte si la séquence est lue, et il renvoie à la situation de communication si la séquence est vue. Dans notre cas c'est les déictiques qui nous intéressent puisque on travaille sur un corpus visuel.

LES DEMONSTRATIFS

- "...*ces* êtres étranges qui sont originaires du pays qu'ils habitent." §₂
- "...de peur de me faire dévorer par *cet* ogre..." §₃
- "...et *ceux* plus abondants des femmes..." §₉
- "Mon père avait acheté *cette* radio pour écouter les informations..." §₁₀
- "...Mon nom patronymique faisait parti de *ceux* qui avaient été attribués de façon arbitraire..." §_a

¹¹ Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, l'énonciation de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, Paris, 2006, page 50.

- "...les bureaux improvisés à *cet* effet..." §_c
- "Alors *ces* nouveaux noms..." §_e
- "...s'il m'avait donné *ce* vase c'était pour en faire un usage particulier..." §_f
- "...et donne leur de ma part *ce* magnifique bouquet..." §_g
- "...Pensant que *ces* dizaine de gamin en mimosas était une attraction...il dit *cette* phrase qui allait devenir très célèbre par la suite...la rose *ces* mimosas..." §_j

Tous ceux-là, on les appelle les déictiques, ils permettent de comprendre l'acte d'énonciation, d'orienter, déterminer, et établir un réseau de valeurs référentielles selon Culioli. Ils permettent de comprendre la relation entre les protagonistes de la communication.

III. Le non dit ou le pouvoir de l'implicite

Pour comprendre un discours, il faut impérativement saisir l'intention de son producteur. Ce qui se traduit non seulement par l'identification de la fonction de cette information dans le contexte où elle est produite. Mais aussi, par le déchiffrement des informations présentées pour les intégrer à ce que l'on connaît déjà.

Chaque acte d'énonciation comprend deux sortes d'énoncés :

Ceux qui sont exprimés de façon claire et sans ambiguïtés.

Ceux qui renvoient à d'autres interprétations que celles énoncées par le locuteur.

Nous allons tenter ce qui suivra de distinguer entre ces deux formes.

III.1. Connotation Vs dénotation

On définit, toujours, la dénotation par opposition à la connotation. Dans le dictionnaire de la critique littéraire, on définit la dénotation comme un élément stable, non subjectif et analysable hors du discours, de la signification d'une unité lexicale. C'est le sens propre, le sens premier. C'est aussi la relation qui unit une forme linguistique à une classe d'objets du monde observable, autrement dit, cette forme évoque dans l'usage de la langue, la classe d'objets qu'elle dénote.

Dans la logique scolastique, la connotation été considérée comme la définition profonde d'un terme. Dans le dictionnaire de la linguistique et des sciences du langage de Jean Dubois, la connotation est l'ensemble des valeurs affectives d'un signe, de l'effet non dénotatif qu'il produit sur l'interlocuteur ou le lecteur, il s'agit de tout ce qu'un terme peut évoquer, suggérer, exister, impliquer de façon nette ou vague. Autrement dit, c'est le sens figuré.

III.2. Implicite Vs explicite

Implicite et explicite sont deux termes opposés. Catherine Kerbrat-Orecchioni les définit ainsi:

*« parler explicitement, c'est "To tell something";
parler implicitement, c'est "To get someone to think something." »¹².*

Par ailleurs l'explicite est ce qui est suffisamment clair et précis dans l'énoncé, et l'implicite est ce qui est virtuellement contenu sans être formellement exprimé. Par conséquent, ce qui est explicite est le sens des mots en eux-mêmes, quel que soit le contexte, quelle que soit la situation d'énonciation. Ce qui est implicite est ce que l'énonciataire doit découvrir, ce que sous-entend la situation d'énonciation.

Un énoncé est toujours porteur d'un sens, donc d'un contenu, qui peut être exprimé explicitement, d'une manière directe ou bien implicitement, d'une manière indirecte.

Catherine Kerbrat-Orecchioni propose un parasynonyme pour l'implicite, l'inférence, qu'elle définit comme :

« toute proposition implicite que l'on peut extraire d'un énoncé, et déduire de son contenu littéral en combinant des informations de statut variable (internes ou externes). »¹³.

Elle constitue une hiérarchie dans laquelle s'opposent contenus explicites et implicites, puis parmi les contenus implicites autrement appelés inférences, s'opposent présupposés et sous-entendus.

Elle propose le schéma ci-dessous :

¹² Catherine Kerbrat-Orecchioni, l'implicite, Armand Colin, Paris, 1986, page 21.

¹³ Idem, page 24.

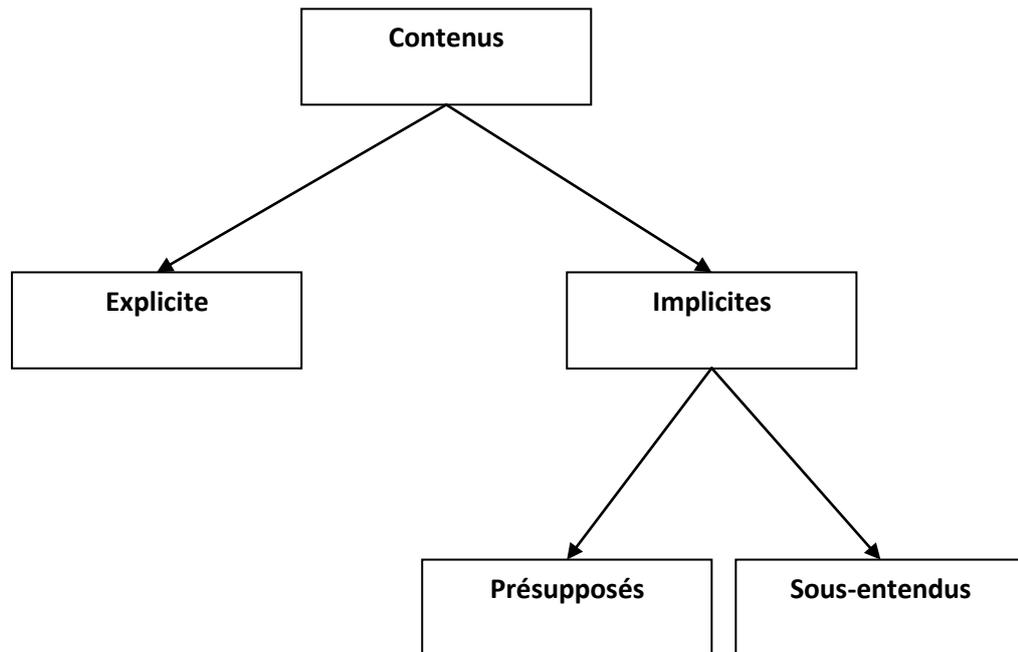


Figure 3 : Schéma représentatifs des contenus que peut véhiculés un énoncé.

III.3. Présumposés Vs sous-entendus

III.3.1. Les présumposés

Le dictionnaire de la linguistique et des sciences du langage de Jean Dubois définit les présumposés comme ce qui dans un énoncé, est une supposition préalable, nécessaire à la validité logique d'une assertion. Ils sont une sorte de contexte immanent ; Ce sont des informations qu'il contient en dehors du message proprement dit et que le locuteur présente. Les présumposés découlent automatiquement de l'énoncé ; soit d'un élément lexical, comme les verbes, les substantifs, soit de la construction syntaxique.

Les présumposés sont :

« toutes les informations qui, sans être ouvertement posés, sont cependant automatiquement entraînés par la formulation de

l'énoncé, dans lequel elles se trouvent intrinsèquement inscrites, quelque soit la spécificité du cadre énonciatif »¹⁴.

III.3.2. Les sous-entendus

Parfois, l'émetteur laisse entendre une information sans la donner et le récepteur doit construire cette information à partir de certains indices. C'est ce qu'on appelle les sous-entendus.

Les sous-entendus sont :

« toutes les informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif [...] ; valeurs instables, fluctuantes, neutralisables, dont le décryptage implique un 'calcul interprétatif' toujours plus ou moins sujet à caution, et qui ne s'actualise vraiment que dans des circonstances déterminées »¹⁵.

En effet, ils dépendent de la situation et permettent de dire sans dire, en rejetant sur l'interlocuteur la responsabilité d'une interprétation.

III.4. Interprétation des présupposés et sous-entendus

Pour Ducrot :

« Si le posé est ce que j'affirme en tant que locuteur, si le sous-entendu est ce que je laisse à mon auditeur, le présupposé est ce que je présente comme commun aux deux personnages du dialogue, comme l'objet d'une complicité fondamentale qui lie entre eux les participants à l'acte de communication »¹⁶.

En effet, l'implicite fait appel à des compétences partagées entre le l'énonciateur et ses auditeurs. Ces compétences concernent essentiellement la situation de communication et le monde référentiel d'où est issu l'évènement traité et son interprétation.

¹⁴ Catherine Kerbrat-Orecchioni, *l'implicite*, Armand Colin, Paris, 1986, page 25.

¹⁵ Idem, page 39.

¹⁶ Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, Minuit, Paris, 1984, page 20.

L'interprétation implique aussi des connaissances historiques de la part des auditeurs pour pouvoir être sur la même longueur d'onde avec le comédien.

Nous allons tracer un tableau dans lequel nous distinguerons entre le sens posé, le sens présupposé et le sens sous-entendu contenus dans notre corpus :

LE SENS POSE	LE SENS PRESUPPOSE	LE SENS SOUS-ENTENDU
▪ "La première fois de ma vie que je suis entré dans un cinéma, j'avais neuf ans." § ₁	► Il n'a jamais été dans un cinéma avant d'avoir l'âge de neuf ans.	►► Il a connu très jeune le milieu du cinéma. ►► Il a une grande culture cinématographique.
▪ "Les films étaient en français et à l'époque je ne comprenais pas le français." § ₁	► Maintenant le comédien comprend le français.	►► Le français est une langue étrangère pour lui.
▪ "En comptant une moyenne de cinq personnes pour une arme, nous devions être en tout et pour tout une centaine d'autochtones." § ₂	► Les villageois étaient armés.	►► Il n'y avait pas assez d'armes pour tout le monde.
▪ "Les autochtones étant comme vous le savez, ces êtres étranges qui sont originaires du pays qu'ils habitent." § ₂	► Les étrangers ne sont pas des autochtones.	►► Les étrangers (Français) sont normaux et plus civilisés.
▪ "Ainsi quand je refusais d'aller au lit, ma mère n'évoquait pas le loup pour me faire peur, mais elle me menaçait en disant « va te coucher tout de suite sinon [bit/uh] viendra te manger tout cru »." § ₃	► A chaque fois qu'il refusait d'aller au lit, sa mère lui faisait peur.	►► Les Français étaient cruels envers les Algériens.
▪ "le maréchal Bugeot, l'un des fameux officiers français qui avait conquis, pacifié comme on dit ici chez vous le pays et auquel les autochtones prêtaient un caractère sanguinaire et monstrueux." § ₃	► La France a colonisé l'Algérie.	►► La véritable intention des Français était de coloniser l'Algérie.

<p>▪ "Tous les villageois étaient là, les hommes, les femmes, les enfants, les chèvres, les poules, tout le monde attendait les Français." §5</p>	<p>► Personne n'est resté à la maison.</p>	<p>►► Tout le monde était curieux de voir les Français.</p>
<p>▪ "C'était le mois de ramadhan, il faisait très froid, on était morts de faim, on trippait d'impatience et en fin de journée pas l'ombre d'un [rumi] à l'horizon." §5</p>	<p>► Les villageois étaient impatients de voir les Français.</p>	<p>►► Les villageois n'ont jamais vu les Français.</p>
<p>▪ "Paniqués, quelques villageois prirent la fuite." §7</p>	<p>► La plupart était resté là pour voir la suite.</p>	<p>►► Ils avaient peur des soldats.</p>
<p>▪ " Tous les gamins du village se mirent à courir dans tous les sens en hurlant l'incroyable nouvelle, « les Français sont noirs, ils sont noirs et musulmans »." §8</p>	<p>► Enfin, les villageois ont vu les « Français ».</p>	<p>►► La France, force coloniale avait dépêché pour cette mission auprès des kabyles colonisés d'autres colonisés.</p>
<p>▪ "Un jour je suis allé voir mon père, et je lui dis « papa c'est vrai que moi aussi je suis français », et mon père d'un air grave me dit, « oui mon fils, tu es français jusqu'au nouvel ordre et le nouvel ordre est en marche »." §8</p>	<p>► Maintenant, il est Français.</p>	<p>►► Le fait qu'il est devenu Français est une question de temps.</p> <p>►► Après l'indépendance il va reconquérir son identité d'origine.</p>
<p>▪ "Un engin énorme qu'il avait acheté clandestinement pendant la guerre." §9</p>	<p>►► Il a acheté cet engin en cachette.</p>	<p>►► Les français ont interdit de vendre et d'acheter tout matériel pouvant transmettre des informations sur la guerre de libération.</p>
<p>▪ "Mon père avait acheté cette radio pour écouter les informations." §10</p>	<p>► L'achat de la radio est réservé uniquement pour écouter les informations.</p>	<p>►► L'usage de la radio n'est pas autorisé pour le divertissement.</p>
<p>▪ "...c'était un fidèle de l'émission les arabes parlent aux arabes, que la résistance algérienne diffusait à partir de Londres, à partir du Caire, pardon, j'avais oublié</p>	<p>► La résistance algérienne diffusait cette émission à partir du Caire.</p>	<p>►► C'était à notre tour de mener une lutte légitime contre un intrus, en l'occurrence, la présence française en Algérie.</p>

que l'Histoire venait de subir un glissement géographique." § ₁₀		
▪"Je ne connaissais pas mon nom patronymique." § _a	► Maintenant, il le connaît.	►► Au village, les gens continuent jusqu'à nos jours de s'appeler par le système d'appellation traditionnel.
▪" Dans la cour il y avait une animation inhabituelle, des ouvriers accrochaient des hauts parleurs au mur, d'autres étendaient des drapeaux, des feignons et des guirlandes de lumière d'un bâtiment à l'autre." § _g	► D'habitude, il n'y avait pas tout ce mouvement.	►► Dans l'école on se préparait à accueillir un événement de grande importance.
▪"La nuit tombait très tôt, c'était l'hiver et nous faisons des kilomètres et des kilomètres tous les matins pour aller à l'école." § _h	► Ils habitent loin de l'école.	►► A l'époque, il n'y avait pas assez d'écoles.
▪" Devant la porte, le directeur de l'école, les agents d'administration, les maîtres en costume, les maitresses en tailleur attendaient solennellement." § _i	► Ils étaient bien préparés.	►► Ils attendaient une visite officielle.
▪" Le plus grand homme que j'ai vu de ma vie." § _i	► Il n'a jamais vu de sa vie un aussi grand homme.	►► Par grandeur, il faisait allusion à sa taille.
▪" ...ils ne sentent pas la rose ces mimosas." § _j	► Les mimosas sentent autre chose que les roses.	►► Les mimosas sentent mauvais.

Nous avons relevé les énoncés ayant des présupposés et des sous-entendus qui présentent une importance pour l'Histoire de notre nation, étant donné que le corpus contient un nombre non négligeable d'interprétations possibles

Les énoncés peuvent contenir des informations qui sont le véritable objet du message, par exemple «Devant la porte, le directeur de l'école, les agents d'administration, les maîtres en costume, les maitresses en tailleur attendaient solennellement » est un énoncé explicite et le présupposé « Ils étaient bien préparés » n'apporte rien de nouveau.

Les présupposés et les sous-entendus relevés lors de l'analyse des énoncés, nous ont révélé des informations auxquels on n'avait pas pensé auparavant, ils visent en général à transformer les énoncés produits, et appelle une connaissance de la situation de l'énonciation.

En plus de la connaissance de la situation de l'énonciation, l'interprétation a besoin d'une compétence linguistique, encyclopédique et d'une complicité entre l'énonciateur et l'auditeur d'où un effort de la part des deux protagonistes pour que l'énoncé devienne un message.

Chapitre II :

Etude des stratégies argumentatives

1. Les procédés et les stratégies argumentatives

De Toulmin à Ducrot et Grize, en passant par Perelman, c'est dans le domaine de la rhétorique que l'argumentation s'est constituée comme un champ de recherches, ayant ses objectifs, ses méthodes et ses principes. L'argumentation revêt plusieurs acceptions selon les différentes approches, mais elles convergent toutes sur le fait qu'elle vise en premier lieu à persuader un auditoire, c'est l'objectif de toute argumentation dans le discours.

1.1. Définitions de l'argumentation

Nous avons trouvé plusieurs définitions selon les différentes approches, de l'argumentation, c'est pour cela que nous allons proposer que celles que nous avons jugé importante :

Selon Chaim Perelman, l'argumentation est la manière de présenter et de disposer des arguments, (raisonnements ou raisons avancées n'ayant pas de valeur de preuve mais qui s'imposent à tout être raisonnable), à l'appui d'une thèse ou contre celle-ci, en vue d'obtenir l'adhésion par consentement d'un auditoire. Elle suppose un contact intellectuel. A cet effet, elle concerne l'étude des « techniques discursives » permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment.

Pour Ducrot, cité par les auteurs Mariane Doury et Sophie Moirand dans l'ouvrage qui s'intitule *l'argumentation aujourd'hui* :

« l'argumentation est les segments du discours constitués par l'enchaînement de deux propositions A et C, reliées implicitement ou explicitement par un connecteur de type donc... l'argumentation doit certainement être rationnel (logos), mais aussi développer chez l'auditeur le désir de croire vrai (pathos), qu'on lui donne confiance en l'orateur qui doit apparaître comme quelqu'un de fiable, sérieux (ethos) »¹⁷

D'après Grize, cité toujours par les mêmes auteurs dans le même ouvrage :

¹⁷Mariane Doury, Sophie Moirand, *L'argumentation aujourd'hui*, Presse sorbonne nouvelle, Paris, 2004, page 25.

« l'argumentation est un type de schématisation discursives, c'est-à-dire comme la production d'un discours (démarche et résultat) organisé en vue d'intervenir sur l'opinion, l'attitude, ... »¹⁸

1.2. Les principes de l'analyse argumentative

Ruth Amossy circonscrit l'objectif de l'argumentation dans le discours au domaine de l'analyse du discours dans sa dimension persuasive. Cette dernière s'appuie sur d'autres approches que nous allons aborder dans ce qui va suivre :

1.2.1. Une approche langagière

Le discours argumentatifs se construit grâce à la mise en œuvre de moyens qu'offre le langage, que ce soit au niveau des choix lexicaux, qui comportent d'ores et déjà une orientation argumentative, ou bien de l'énonciation.

1.2.2. Une approche communicationnelle

Le discours argumentatif vise un auditoire, il ne peut pas être compris en dehors de la situation de communication dans laquelle il doit produire son effet.

1.2.3. Une approche dialogique et interactionnelle

Puisque le discours argumentatifs vise un auditoire, il doit de ce fait s'adapter à lui. Car même s'il s'agit d'une interaction virtuelle, comme dans le cas de notre corpus (il n'y a pas de dialogue effectif), il intervient dans un espace d'ores et déjà saturé de discours. En effet, il réagit à ce qui s'est dit avant lui.

1.2.4. Une approche stylistique

Le discours argumentatif :

« a recours aux effets de styles et aux figures qui ont un impact sur l'allocutaire, se ressourçant ainsi à une réflexion séculaire sur les figures de styles désormais envisagées dans leur visée persuasive. »¹⁹

¹⁸ Idem, page 35.

¹⁹ Ruth Amossy, L'argumentation dans le discours, Armand Colin, Paris 2006, page 32.

1.3. Les procédés argumentatifs

Après avoir vu l'objectif de l'argumentation à travers les différentes approches de l'analyse du discours, nous allons passer aux procédés argumentatifs qui regroupent tous les moyens déployés par l'émetteur dans son acte de persuasion, en vue de convaincre l'auditoire de la validité de son discours :

1.3.1. Les procédés d'implication de l'émetteur

Nous avons remarqué lors de la relevée des déictiques, dans le chapitre concernant l'énonciation, que l'usage de ces pronoms personnels « je », « nous », « on » est réservé pour les séquences où l'émetteur raconte certains événements qui ont marqués son enfance, (un petit villageois de cinq ans qui ne connaissais rien de la vie, en dehors du cadre de son village.

C'est de cette façon, que l'énonciateur marque sa présence, révèle son identité et son appartenance à un certains groupe social, celui des autochtones. « Je ne savais même pas qu'il y avait d'autres pays et d'autres gens que ceux de mon village ». « Nous habitons à un hameau coupé du monde dans les montagnes et chez nous l'importance d'un village se mesurait au nombre de fusils qu'il détenait. ». « C'était le mois de ramadhan, il faisait très froid, on était mort de faim, on trippait d'impatience et en fin de journée pas l'ombre d'un [roumi] à l'horizon. ».

Ainsi, en donnant la parole à un petit garçon, le comédien se procure une image que le public ne peut pas rejeter. Par ailleurs, cela nous renseigne sur la position du comédien face à ce qu'il dit : il est très impliqué et assume parfaitement ce qu'il énonce.

Le recours à des adverbes ou pronoms qui indiquent la présence du locuteur est aussi un procédé utilisé par l'émetteur pour signaler sa présence.

A travers tous ces procédés, l'émetteur se construit une image de soi, ce que nous désignons par l'ethos. Cette image joue de manière discrète, mais aussi de manière ferme et déterminante sur les opinions de l'auditoire.

1.3.2. Les procédés d'implication de l'auditoire

Une règle élémentaire de communication veut que l'on doive connaître le plus précisément possible les idées, les sentiments et la culture de son interlocuteur. On ne doit pas hésiter à faire appel à lui, soit en le nommant, soit en l'associant au mouvement de ses idées.

Dans le premier cas, l'émetteur utilise le pronom personnel « vous », pour désigner le public. Nous avons remarqué qu'il s'adresse dès fois à une partie du public composée des membres de la communauté française, « comme on dit ici chez *vous* ». D'autres fois, il s'adresse à tous sans exception, « Les autochtones étant comme *vous* le savez », « je n'oserai pas répéter ici devant *vous* ».

Puisque la plus grande partie du public est composée d'Algériens, l'émetteur intègre cette communauté dans le mouvement de ses idées : « mon nom patronymique faisait parti de ceux qui avaient été attribués de façon arbitraire à *nos* grands-parents à la fin du XIX siècle par l'administration coloniale. Comme elle n'arrivait jamais à se retrouver avec *notre* système d'appellation... Dans le système traditionnel, *nous* possédions tous des chapelets de prénoms qui se suivent. ». C'est une façon de dire à ces gens que nous sommes tous des Algériens, et nous avons tous été victimes de près ou de loin de la guerre.

Dans tous les cas, il s'agit de faire que, l'interlocuteur se sente directement concerné et impliqué dans le développement.

1.3.3. La thématique

Nous avons relevé le champ lexical de la guerre et celui des autochtones. Le tableau ci-dessous regroupe tous les mots relevant de l'une ou de l'autre famille.

GUERRE	AUTOCHTONES
- Militaires français	- Village
- Réquisitionner	- Algérie
- Fusils de chasse	- Montagnes
- Empêcher	- Kabyle
- Maquisards	- Burnous
- Partisans	- Ramadhan
- Fellagas	- Mosquée

<ul style="list-style-type: none">- Arme- Maréchal Bugeot- Officiers- Conquis- Pacifié- Sanguinaire- Monstrueux- Terrible- Bardas- Tirailleurs- Résistance- Administration coloniale- Fonctionnaires français- Indépendance- Gendarmes- Policiers- Martiale- Motards- Parachutistes	<ul style="list-style-type: none">- Muezzin- Rupture du jeûne- Maghreb- Prière- Youyous- Arabe- La banlieue d'Alger- Indigène- Traditionnel- Prophète Mohammed- Tribus- Chéchia- Maquisards- Partisans- Fellagas- Résistance
---	---

L'analyse de ce tableau nous permet de constater que l'émetteur traite un thème qui représente une grande importance pour le public présent ; la guerre d'Algérie. Il relate la vie des Algériens pendant cette période de colonisation, dans un cadre authentique et traditionnel.

Traiter un tel sujet devant un public majoritairement algérien n'est pas le fruit du hasard. Ce sont des événements que nos parents et grands-parents ont vécus, ce qui nous permet d'affirmer que l'auditoire ne peut être que ému par le sujet présenté, et se sente très impliqué dans le thème traité.

1.3.4. Argumenter en expliquant

L'argumentation par l'explication est un procédé qui reçoit un accueil favorable de la part de l'auditoire, car expliquer :

« c'est la preuve d'une initiation, d'un savoir, le fruit de l'expérience ; c'est le signe d'une volonté, d'un effort de

Chapitre II : Etude des stratégies argumentatives

compréhension digne de l'étude, de la connaissance. C'est la trace (...) d'une honnêteté intellectuelle. »²⁰

Pour que l'explication ait le sens de persuasion, l'énonciateur doit exploiter les ressources suivantes : la narration, la description, l'exemple et l'appel aux faits.

Fellag raconte des événements qui ont marqués son enfance, il jouit d'un plaisir intense à décrire de façon minutieuse le décor et les personnages de son passé. De cette manière, il peut donner une image réelle à son histoire. Ainsi l'adhésion de l'auditoire à son histoire se fait par envoiement, fascination et hypnose.

Il relate de manière détaillée et précise : « C'était le mois de ramadhan, il faisait très froid, on était mort de faim, on trippait d'impatience et enfin de journée pas l'ombre d'un [roumi] à l'horizon. ». « Ma mère en parfaite maîtresse de cérémonie accueillait joyeusement tout ce bon monde, préparait le café et le thé, ôtait le tissu qui recouvrait la radio, tournait le gros bouton et soudain la cour de la maison se transformait en muscicole. Les femmes hurlaient de rire quand elles entendaient les sketches et dès que la musique sortait des hauts parleurs elles lançaient des youyous stridents, se levaient et dansaient en accompagnant les chants. ».

La force persuasive de la narration et la description consiste souvent à obliger implicitement à l'écoute, dès que le locuteur a énoncé les premiers éléments du témoignage. La chronologie simpliste et universelle, a un fort pouvoir d'enchaînement à inciter à vouloir connaître la suite ;

« Raconter c'est mettre en état de « manque » de la suite son interlocuteur »²¹.

En conséquent, ces deux procédés incitent à l'écoute et invitent à l'assimilation.

Le point faible de la narration et la description est quelquefois leur longueur et la lassitude peut gagner l'auditoire ; dans le cas du discours humoristique, le comique a besoin à chaque phrase de déclencher le rire pour pouvoir continuer. L'humour permet

²⁰ Lionel Bellenger, Les techniques d'argumentation et de négociation, Entreprise moderne d'édition, Paris, 1978, page 16.

²¹ Lionel Bellenger, Les techniques d'argumentation et de négociation, Entreprise moderne d'édition, Paris, 1978, page 18.

donc de créer un climat de sympathie, de détente, de plaisir, et en cela, il constitue un cadeau que l'on fait à l'autre. Selon Kerbrat-Orecchioni, c'est un « cadeau verbal ». Fellag évoque les souvenirs de son enfance tout en introduisant des séquences comiques, tel que : « ...j'étais très impatient de les (Français) voir arriver pour voir comment qu'ils sont faits. Comment ils sont fabriqués [yabougelb] ». Dans un autre passage, il commence par décrire l'impatience des villageois à l'attente des Français. Soudain, il déclenche le rire en introduisant la séquence suivante : « Dans la lumière crépusculaire, un chacal lança un jappement lugubre suivi toute suite après par d'autres « chacaux », par d'autres chacals, par un autre chacal, il était tout seul, le chacal est un animal solitaire, il ne traîne jamais avec les autres, il est jamais au pluriel. ».

Finalement, on sent bien qu'il y a argumentation dès le simple acte narratif ou descriptif, car raconter c'est déjà convaincre même si le chemin est plus celui de la séduction que celui de la narration.

1.3.5. Les figures de rhétoriques

Les procédés stylistiques jouent un véritable rôle dans le langage, ce qui leur confère une valeur argumentative, et non plus seulement, décorative. Perelman a refusé de séparer le fond de la forme, autrement dit, ces procédés font partie intégrante des procédés argumentatifs. Les plus importantes sont :

► **L'ironie** : on rattache souvent l'ironie à l'exagération des propos, elle consiste, en général, à dire le contraire de ce que l'on pense. Elle se caractérise par :

- La création d'une distance entre la réalité et les mots qui en rendent compte ; c'est même ce « décalage » qui crée l'effet ironique.²²
- La création d'une complicité entre émetteur et récepteur puisque l'un doit décoder ce que l'autre s'est complu à crypter.²³

Dans ce passage : « les autochtones étant comme vous (spectateurs) le savez, ces être étranges qui sont originaires du pays qu'ils habitent », l'emploi de l'adjectif « étranges »

²² Bernard Meyer, Maitriser l'argumentation, Armand Colin, Paris, 1996, page 189.

²³ idem.

Chapitre II : Etude des stratégies argumentatives

révèle une réalité qui n'est pas la sienne ; antiphrase qui consiste à dire tout à fait le contraire « les autochtones sont des être normaux » puisque lui-même est un autochtone.

Dans un autre passage : « ils (les Français) n'étaient pas tout à fait humain. », il utilise une description sarcastique des Français vus du côté des autochtones, pour faire ressortir les horreurs que la colonisation a laissé dans les esprits des colonisés. Ensuite, il conforte cela en s'appuyant sur une interrogation ironique dont il sait en fin de compte la réponse : « est ce que les militaires français qui allaient venir malgré leurs grande beauté seraient aussi terrible que leur auguste prédécesseur ? ».

« Ils étaient noirs, merde, les français sont noirs. Il n'y avait que le type qui marchait en tête de colonne, leur chef qui était blanc, lui ça devait être un Algérien », « les Français sont noirs, ils sont noirs et musulmans...j'ai appris que moi aussi j'étais Français ». Par ces deux énoncés caractérisés d'un raisonnement absurde -Les Français qu'il croyait blancs étaient finalement noirs, ils nous ressemblent en fin de compte puisque nous aussi nous sommes musulmans, et comme ils sont français nous le sommes donc aussi- il cherche à heurter les spectateurs sur un ton ironique, leur montrer que les colonisateurs n'ont rien de spectaculaire, ils sont des êtres comme nous, en conséquent, tous les être humain sont égaux.

Ce raisonnement absurde est renforcé par des énoncés paradoxaux : « ils (les Français) sont tout petit », donc, les Français magnifiés dans les histoires de ses tantes et sa grand-mère et qu'il croyait beaux et supérieur comme des dieux, voilà qu'ils lui apparaissent tout petit. Dans un autre énoncé, il utilise encore une fois le paradoxe « je ne comprenais pas ce que je me lui disais », d'un côté il est devenu Français, d'un autre côté, il n'arrive pas à communiquer dans cette langue, qui est finalement tout à fait étrangère pour lui.

► **Les figures d'intensité** : elles ont pour fonction de faire varier l'intensité d'un propos dans le sens de :

l'accroissement, de l'exagération, sous un autre terme, l'emphase. Il se manifeste dans notre corpus par l'emploi des termes forts tels que les adjectifs « grande », « petite », « fameux », « terrible », « énorme », extraordinaire ». Les adverbes « absolument », « tellement », « formellement », les superlatifs « très », « trop ». Les répétitions «des dizaines et des dizaines de gamin », « nous faisons des kilomètres et des kilomètres tous les matins ». Ainsi que les locutions verbales « on était mort de faim », « nos cœur se

mirent à battre la chamade », et les locutions adjectivales « on était glacé de peur », « des parachutistes en lunettes armés jusqu'aux dents ».

La diminution de l'atténuation que nous appelons aussi l'euphémisme. Dans cet exemple «qui (le maréchal Bugeot) avait conquis, pacifié comme on dit ici chez vous », il a eu recours à un autre terme (pacifié) pour atténuer le premier (conquis). Ensuite dans un autre exemple « ils ne sentent pas la rose ces mimosas », pour ne pas dire, ils sentent mauvais.

► **L'analogie** : Pour mieux faire comprendre une notion complexe, abstraite, on a recourt à l'analogie. Fellag, en parlant du kabyle (langue peu connue), utilise l'expression « lui dit-il en breton algérien », pour établir une analogie entre le kabyle (langue minoritaire en Algérie) et le parler breton qui est aussi une langue minoritaire en France. Ce procédé est efficace car frappant : la notion abstraite peut ainsi être comprise par référence à un élément concret, connu.

► **La comparaison** : C'est un procédé qui met en parallèle deux termes au moyen d'une marque de comparaison. On remarque que Fellag a utilisé plusieurs fois ce procédé. Par exemple :

« Beau comme un Français », dans cette comparaison, le point commun entre le comparant (autochtone) et le comparé (un Français) est la beauté, et la marque de comparaison est « comme ».

► **La métaphore** : On peut la définir comme étant une comparaison elliptique, c'est-à-dire sans marque de comparaison.

Le passage suivant : « les pigeons voyageurs sont restés en plein vol » est une métaphore sur les seins des jeunes filles qu'il compare aux pigeons. Dans un autre passage, il utilise la métaphore suivante : « comment sont-ils (les Français) fabriqués ? » où il désigne les Français comme des objets.

► **La métonymie** : «La métonymie est le fait de désigner une chose par le nom d'une autre chose avec laquelle elle entretient des rapports de ressemblance.»²⁴

²⁴J.J.Robrieux, Elements de rhétorique et d'argumentation, Dunod, Paris, 1993, page 49

Chapitre II : Etude des stratégies argumentatives

L'exemple suivant : «...de peur d'être dévoré par cet ogre dont les deux syllabes me terrifiaient...», illustre très bien ce procédé. Fellag a utilisé une métonymie renvoyant à la cruauté du maréchal Bugeot.

► La synecdoque :

«C'est la désignation d'une chose avec une autre chose avec laquelle elle entretient un rapport d'inclusion.»²⁵

Dans ce passage : « nous étions un village de vingt fusils. », il a utilisé une synecdoque de "partie/tout", pour désigner le nombre des villageois. On peut l'expliquer ainsi : chaque fusil représente cinq personnes, ce qui signifie que vingt fusils feront environ une centaine de villageois.

► **Les jeux lexicaux** : il a utilisé principalement les fautes de liaison ou les confusions entre les mots. Ces procédés sont argumentatifs car ils sont produits volontairement.

En effet, lorsque Fellag dit « grizzli » au lieu de « blizzard », « chacaux » à la place de « chacals », « GénéraneDigoule » au lieu de « Général De Gaule », « sans que je susse là non plus de quoi il retournasse » à la place de « retournât ». On remarque qu'il connaît très bien ces mots mais il les a mal prononcés volontairement, et cela dans le but d'affirmer son identité et dire aux Français que je ne suis pas Français.

► **Les jeux sur les sonorités et les ressemblances** : Pascal affirme que les moyens de persuader tiennent autant à la séduction qu'aux facultés rationnelles. On a remarqué que Fellag a eu recours beaucoup plus aux imitations et aux bruits comme :

L'emploi des onomatopées : [ew, waya ::] qui sont des transcriptions de bruits humains.

Il a aussi utilisé les mimologies qui sont l'imitation d'une voix humaine et de ses caractéristiques (accent étranger ou régional). Fellag a imité le français parlé par les autochtones en disant « quistidi », « si li nom di profite misieur », etc.

Ces procédés visent à créer des réactions de la part de l'auditoire. Ces réactions peuvent être de rejet ou bien d'adhésion, mais en tout cas, ils influenceront sur l'auditoire.

²⁵J.J.Robrieux, Elements de rhétorique et d'argumentation, Dunod, Paris, 1993, page 49

1.3.6. Les connecteurs logiques

Ils sont importants et pertinents dans l'étude de l'argumentation car ils indiquent un rapport essentiel entre deux termes, il peut s'agir de la cause, la conséquence, l'opposition, le but, l'hypothèse. Ils servent à relier deux ou plusieurs énoncés, tout en conférant un rôle argumentatif aux unités qu'ils mettent en relation. Parmi eux, citons :

- Les conjonctions de coordination : mais, or, car.
- Les conjonctions de subordination : parce que, puisque.
- Les adverbes : certes, donc.
- Les syntagmes prépositionnels : en effet, en fait.
- Les syntagmes nominaux : somme toute, tout compte fait.

Nous remarquons dans notre corpus l'utilisation des conjonctions de coordination « mais » et « or ». La première est considérée comme la vedette du discours persuasif selon Ducrot. Voici quelques exemples :

« c'était (les Français) une mythologie **mais** je n'en n'avais jamais vu. », «...ils (les Français) étaient d'une grande beauté, **mais** au même temps d'après l'imaginaire transmis par ma grand-mère, ma mère et mes tantes, ils n'étaient pas tout à fait humains », etc.

« je dormais à point fermé de peur de me faire dévorer par cet ogre dont les deux syllabes me terrifiaient [bi tchouh]. **Or** dans la transcription phonétique, [bitchouh] voulait dire en français Bugeot. »

Nous signalons aussi, la présence de la conjonction de subordination « parce que » utilisée pour exprimer la cause : « Durant les trois premières semaines la maitresse me marqua tous les jours absents **parce que** je ne levais jamais le doigt quand elle faisait l'appel. ». Nous remarquons aussi, la présence de l'adverbe « donc » qui exprime la conséquence.

Pour que l'énonciateur confère un rôle argumentatif à ses énoncés, il combine deux connecteurs « mais, parce que » et « mais, puisque » : « Alors parfois je m'amusais à parler à l'autre moi-même de l'autre côté de la glace, **mais** on n'arrivait pas à communiquer, **parce que** je ne comprenais pas ce que je me lui disais. ». « Derrière moi des élèves chuchotaient, ils parlaient dans mon dos, probablement pour me faire comprendre ce

Chapitre II : Etude des stratégies argumentatives

qu'elle me voulait, **mais** ils parlaient arabe qui m'était aussi inconnu que le français, **puisque** à l'époque je ne parlais que le kabyle. »

En conséquent, le connecteur argumentatif est un élément qui articule deux énoncés ou plus, en vue de la réalisation de l'acte d'argumentation.

1.4. Les stratégies argumentatives

Après avoir vu les différents procédés argumentatifs, nous allons maintenant nous intéresser aux stratégies discursives sur lesquelles s'appuie le comédien.

1.4.1. L'implicite

Il arrive souvent que certaines notions de base de l'argumentation ne soient pas énoncées. En outre certaines étapes du raisonnement qui se veut rigoureux sont parfois omises par le locuteur qui laisse alors son destinataire reconstituer le chaînon manquant. Dans chacun de ces cas, un élément non dit joue cependant un rôle important, quoique par définition, discret dans la réflexion.

Pour être efficace, le présupposé doit être partagé par l'émetteur et le récepteur ; nous retrouvons ici la nécessité pour le locuteur de bien connaître son public et ses valeurs de façon à pouvoir utiliser des techniques qui lui seront d'autant plus utiles qu'elles passent inaperçues.

L'utilisation d'un élément implicite renforce les liens entre émetteur et récepteur puisque c'est sur un élément non dit, mais tacitement accepté par les deux parties, que l'argumentation est présentée, mais on doit malgré tout rappeler que pour des raisons d'économie dans le cas d'une notion ou d'un raisonnement élémentaires, l'implicite fait l'impasse sur la réflexion, et d'une certaine façon triche.

Dans la mesure où il ne s'agit donc pas d'une thèse clairement exprimée, le destinataire éprouvera des difficultés à les contester, puisque ces objections ne peuvent alors pas porter sur un point nettement posé, mais sur des données assez floues qui se trouvent souvent à la base du raisonnement, l'obligeant ainsi à remettre en cause tout le système de valeurs du locuteur.

Chapitre II : Etude des stratégies argumentatives

C'est une stratégie redoutable puisque discrète, et non logique puisque ne faisant pas appel à la démonstration, mais humainement ambiguë : elle renforce les points d'accord entre les deux parties, elle rend l'argumentation plus efficace, puisque convaincre totalement autrui consiste à obtenir une similitude de points de vue, mais peuvent faire voler en éclat la totalité du raisonnement si le destinataire les conteste, puisqu'elles en sont souvent les fondations.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré à l'implicite dans ses deux aspects : le présupposé et le sous-entendu, l'émetteur de notre corpus s'appuie très largement sur cette stratégie, car elle lui permet en fin de compte d'affirmer des choses qu'il n'oserait pas dire avec le mode explicite.

1.4.2. L'utilisation de la langue kabyle et l'arabe populaire

Nous avons remarqué dans notre corpus la présence d'énoncés en langue kabyle et arabe populaire. Alors nous nous sommes posé cette question : pourquoi le comédien introduit de temps à autre ces énoncés ?

La réponse à cette question est très simple. Son objectif à travers l'utilisation de cette stratégie est de faire en sorte que le public s'intéresse à son histoire. De cette façon, l'Algérien présent dans la salle se sent impliqué par le discours tenu par le comédien qui parle les deux langues de son pays. Et les Français acceptent volontairement de connaître deux langues qui sont inconnues pour eux.

1.4.3. La connaissance de l'auditoire

Il est en effet nécessaire que tout émetteur sache prendre en compte l'existence d'un récepteur afin d'adapter au mieux son message. Pour ce faire, il doit connaître trois facteurs, qui sont :

► **Les facteurs sociologiques** : Une personne cherchant à convaincre une autre personne du même statut ou une personne du niveau hiérarchique supérieur n'adoptera pas le même circuit argumentatif, ni le même ton. A l'émetteur alors de s'adapter à ce qu'il pense être les préoccupations et les convictions de interlocuteur pour le convaincre plus efficacement. C'est pour cela que Fellag, sachant qu'il a devant lui un public hétérogène, composé d'individus français et algériens, adapte ses propos aux deux communautés.

Chapitre II : Etude des stratégies argumentatives

► **Les facteurs psychologiques et affectifs** : Se connaître et connaître l'autre est précieux pour l'émetteur. Il peut ainsi éviter certains excès dans lesquels il sait que sa personnalité pourrait le faire tomber, par exemple : la révélation de certaines horreurs de la guerre peut profondément heurter le public français qui est venu pour se distraire et non pas pour écouter des propos sinistres.

► **Les facteurs intellectuels** : Il s'agit d'abord du code verbal ; de la maîtrise de la syntaxe et du vocabulaire. Assez souvent liés au statut social, presque toujours tributaires du niveau scolaire, ces facteurs sont déterminants. Le choix d'une syntaxe plus au moins recherchée aura quant à elle des incidences sur la façon dont le message sera reçu : que le niveau de la langue soit soutenu et le récepteur pourra soit apprécier sa qualité et son raffinement ou, au contraire regrettera ce qu'il considérera comme une préciosité. Nous signalons que Fellag use très souvent d'un vocabulaire soutenu, puisque son public est majoritairement d'un niveau intellectuel élevé.

La présence d'un public hétérogène du point de vue de l'âge, du sexe et surtout de l'origine ethnique oblige le comédien à adapter son discours à chacune des catégories présentes. En effet, nos réactions sont liées à notre culture, c'est l'ensemble de nos connaissances (scolaire, pratique), elles sont le fruit de notre personnalité et environnement socioculturel. Elles sont cruciales dans la mesure où elles orientent, parfois inconsciemment notre compréhension du monde. Ainsi l'émetteur choisira des arguments sélectionnés, plus ou moins consciemment en fonction des connaissances qu'il porte sur son public. Il est donc indispensable que l'émetteur se préoccupe avant tout de la façon de penser, des connaissances et des conceptions du destinataire.

En d'autres termes, plus le public sera défini, plus sa personnalité sera claire dans l'esprit du locuteur, plus celui-ci pourra adapter sa stratégie à son auditoire et plus il pourra être efficace. On convainc d'autant plus efficacement que l'on prend en compte les connaissances, les références, la culture, l'idéologie, les objectifs possibles des destinataires.

Conclusion générale

Dans la présente analyse, nous avons abordé trois champs qui relèvent du domaine de l'analyse du discours, à savoir ; l'énonciation, l'implicite et l'argumentation.

Notre choix s'est orienté vers l'analyse du discours humoristique qui fournit une matière très originale où se conjuguent la langue, le langage, l'humour et la société.

Au cours de cette étude, nous nous sommes intéressés aux trois protagonistes de la communication ; l'émetteur, le récepteur et le message. Mais nous avons donné une très grande importance à l'auditoire car c'est à lui que revient la lourde tâche d'interpréter le message.

Les marques de subjectivité relevés et la présence de l'implicite nous ont permis de confirmer que le but de l'humour n'est pas seulement de faire rire mais aussi de faire adhérer son public à son point de vue, en faisant de lui un complice.

Pour y arriver, Fellag a eu recours aux procédés argumentatifs tels que l'explication, les figures de rhétoriques, les connecteurs logiques, etc.

Nous avons pu constater que le discours humoristique de Fellag vise à persuader un large public, puisque il a eu recours à coté de l'implicite aux trois langues : kabyle, français et arabe. L'emploi de ces deux stratégies nous renseigne sur la volonté de l'humoriste à adapter son discours en fonction de son auditoire pour que l'entreprise de persuasion soit réussie.

Fellag par le biais de l'humour traite sans complexe et avec finesse les thèmes qui agitent l'Algérie et les Algériens. Il arrive à chaque fois à briser le silence dans lequel sombre le citoyen algérien, à révéler les blessures de la société algérienne. Son discours est une véritable innovation qui part d'une angoisse vers une histoire d'humour qui, selon lui, sera toujours le meilleur remède à l'Histoire.

L.Bellenger, Les techniques d'argumentation et de négociation, Entreprise moderne d'édition, Paris, 1978.

O.Ducrot, Le dire et le dit, Minuit, Paris, 1984.

C.kerbrat-Orecchioni, L'énonciation de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, Paris, 2006.

C.Kerbrat-Orecchioni, l'implicite, Armand Colin, Paris, 1986.

D.Maingueneau, L'analyse du discours, Hachette, paris, 1991.

D.Maingueneau, l'énonciation en linguistique française, Hachette, Paris, 1994.

B.Meyer, Maitriser l'argumentation, Armand Colin, Paris, 1996.

J.Picoche, Dictionnaire Etymologique du Français, Gilles Firmin, Paris, 1996.

Robrieux, Eléments de rhétorique et d'argumentation, Dunod, Paris, 1993.

L.Rosier, J.M.Defays, L'approche du discours comique, Armand Colin, Paris, 1995.

Introduction générale	6-8
Chapitre I : Autour de l'Analyse du discours	9-33
1. Analyse du discours.....	10-15
1.1. Naissance de l'analyse de discours.....	10-11
1.2. Le discours : essai de définition	11-12
1.3. Les caractéristiques du discours	12
1.4. Les lois du discours	13
1.5. Le discours humoristique	13-15
1.5.1. Etymologie de l'humour.....	13
1.5.2. L'ambivalence de l'humour.....	13-14
1.5.3. Caractéristiques du discours humoristique	14-15
2. L'énonciation.....	15-26
2.1. La communication linguistique	15-17
2.1.1. Le schéma de communication de Jakobson	15
2.1.2. Critique de ce schéma	15-16
2.1.3. Reformulation du schéma de la communication	16-17
2.2. Énoncé/énonciation.....	17-18
2.3. La situation d'énonciation.....	18-26
2.3.1. Qui parle	18-21
2.3.2. A qui parle t-il	21-22
2.3.3. Dans quelles circonstances l'acte d'énonciation se produit-il ?.....	22-25

2.3.4. Les démonstratifs.....	25-27
3. Le non dit ou le pouvoir de l'implicite.....	26-33
3.1. Connotation Vs dénotation	26-27
3.2. Implicite Vs explicite.....	27-28
3.3. Présupposés Vs sous-entendus.....	28-29
3.3.1. Les présupposés.....	28-29
3.3.2. Les sous-entendus.....	29
3.4. Interprétation des présupposés et sous-entendus	29-33
Chapitre II : Etude des stratégies argumentatives	34-48
1. Les procédés et les stratégies argumentatives	35-48
1.1. Définitions de l'argumentation	35-36
1.2. Les principes de l'analyse argumentative	36
1.2.1. Une approche langagière.....	36
1.2.2. Une approche communicationnelle.....	36
1.2.3. Une approche dialogique et interactionnelle	36
1.2.4. Une approche stylistique.....	36
1.3. Les procédés argumentatifs.....	37-46
1.3.1. Les procédés d'implication de l'émetteur.....	37
1.3.2. Les procédés d'implication de l'auditoire	38
1.3.3. La thématique.....	38-39
1.3.4. Argumenter en expliquant.....	39-41

1.3.5. Les figures de rhétoriques	41-44
1.3.6. Les connecteurs logiques	45-46
1.4. Les stratégies argumentatives	46-48
1.4.1. L'implicite.....	46-47
1.4.2. L'utilisation de la langue kabyle et l'arabe populaire.....	47
1.4.3. La connaissance de l'auditoire.....	47-48
Conclusion générale	49-50
Bibliographie	51
Table des matières.....	52-54
Annexes	55-60

Corpus :

Première partie

§1 : La première fois de ma vie que je suis entré dans un cinéma, j'avais neuf ans. Je n'avais absolument aucune référence, je réagissais au premier degré. J'ai hurlé la première fois quand j'ai vu foncer sur moi à folle allure la locomotive à vapeur du train qui entrait en gare à SAE Uta. J'ai crié pour prévenir Burt Lancaster que Kurk Douglas allait lui tirer dans le dos. Je me suis caché derrière les sièges quand les avions bombardaient dans les diables du Guad el canal, et j'ai pleuré pendant trois jours la mort de Spartacus en maudissant Jules César, [neal dine yemmasse]. Les films étaient en français et à l'époque je ne comprenais pas le français, même quand les acteurs ne parlaient pas, déjà, je ne comprenais rien. J'avais débarqué en ville quelques mois auparavant et j'étais loin d'imaginer que tout cela pouvait exister. Je ne savais même pas qu'il y avait d'autres pays et d'autres gens que ceux de mon village.

§2 : Je me souviens très bien de la première fois de ma vie que j'ai vue des Français, comme ça physiquement, j'en avais entendu parler, c'était une mythologie mais je n'en n'avais jamais vu. C'était en 1955, quelques mois après le déclenchement de la guerre d'Algérie, j'avais 5 ans. Nous avons entendu dire que des militaires français allaient venir chez nous au village afin de réquisitionner les fusils de chasse et empêcher leurs propriétaires de les remettre aux premiers maquisards, les premiers partisans, les fellagas comme on les appelait à l'époque. Nous habitions à un hameau coupé du monde dans les montagnes et chez nous l'importance d'un village se mesurait au nombre de fusils qu'il détenait. Au dernier recensement nous étions un village de 20 fusils. En comptant une moyenne de 5 personnes pour une arme, nous devions être en tout et pour tout une centaine d'autochtones. Les autochtones étant comme vous le savez, ces êtres étranges qui sont originaires du pays qu'ils habitent.

§3 : Dès que la nouvelle s'est répandue, les propriétaires des armes menacées les enrôlèrent dans des couvertures et les enterrèrent dans leurs jardins. Dans ma petite tête d'enfant, les Français étaient une entité abstraite et j'étais très impatient de les voir arriver pour voir comment qu'ils sont fait. Comment sont-ils fabriqués [yabouguelbe]. Je n'en dormais plus. Une légende qui courait depuis la nuit des temps disait qu'ils étaient d'une grande beauté au point que nous utilisions couramment l'expression [yechvah a moromi] en kabyle, qui veut dire beau comme un Français. Mais au même temps d'après l'imaginaire transmis par ma grand-mère, ma mère et mes tantes, ils n'étaient pas tout à fait humains. Ainsi quand je refusais d'aller au lit, ma mère n'évoquait pas le loup pour me faire peur, mais elle me menaçait en disant « va te coucher tout de suite sinon [bichouh] viendra te manger tout cru ». Dans les cinq seconde qui suivaient, je dormais à point fermé de peur de me faire dévorer par cet ogre dont les deux syllabes me terrifiaient [bi chouh]. Or dans la transcription phonétique, [bichouh] voulait dire en français Bugeot, le maréchal Bugeot, l'un des fameux officiers français qui avait conquis, pacifié comme on dit ici chez vous le pays et auquel les autochtones prêtaient un caractère sanguinaire et monstrueux. Je n'en dormais plus, est ce que les militaires français qui allaient venir, malgré leur grande beauté seraient aussi terrible que leur auguste prédécesseur ?

§4 : Le jour dit, les adultes les attendaient avec inquiétude et nous, les enfants avec impatience. Dès l'aube, nous avons surveillé le petit chemin de crête qui surplombait notre village. Il neigeait depuis trois jours, le soleil fatigué par le rude hiver continuait sa lente ascension essayant de se ferrailler un chemin parmi les nuages afin de mettre un petit peu

de lumière sur la montagne couverte d'un blanc burnous, d'un blanc manteau et réchauffait nos chères meurtris par le grizzli, ou par le blizzard, je ne me souviens plus, je me souviens juste que le mot avait tellement froid qu'il portait deux Z.

§5 : Tous les villageois étaient là, les hommes, les femmes, les enfants, les chèvres, les poules, tout le monde attendait les Français. C'était le mois de ramadhan, il faisait très froid, on était mort de faim, on trippait d'impatience et en fin de journée pas l'ombre d'un [roumi] à l'horizon. Dépités, nous nous apprêtions à quitter le poste d'observation et aller à la mosquée attendre que le muezzin nous donne l'autorisation de rompre le jeûne, lorsque soudain nous vîmes au loin une longue colonne de petits points noirs semblable à une procession de fourmis. Les voilà, c'est les Français, [waya ::] ! Ils sont tout petits.

§6 : Dans la lumière crépusculaire, un chacal lança un jappement lugubre suivi toute suite après par d'autres « chacaux », par d'autres chacals, par un autre chacal, il était tout seul, le chacal est un animal solitaire, il ne traîne jamais avec les autres, il est jamais au pluriel.

§7 : Plus la colonne avançait, plus la composition du groupe se précisait. Nos cœurs se mirent à battre la chamade, ils étaient à quelques centaines de mètres, et bien que la lumière du jour s'estompa, nous commençons à apercevoir leurs lourds bardas et leurs fusils sur leurs épaules, et ils marchaient lourdement sur la neige. Paniqués quelques villageois prirent la fuite. Un petit peu plus tard, ils étaient à une centaine de mètres, et plus ils s'approchaient, plus nous étions stupéfaits. [ew ::], non, [a ya ::], mais ce n'est pas possible, ils étaient noirs, merde, les Français sont noirs. Il n'y avait que le type qui marchait en tête de colonne, leur chef qui était blanc, lui ça devait être un Algérien, c'est sûr. Ils s'approchaient, ils s'approchaient et parvenus sur la petite place du village, une soixantaine de gaillard à la peau couleur d'ébène, transis de froid, soufflants d'énormes nuages de buais, agars, nous regardaient avec le même étonnement qu'ils pouvaient lire sur nos visages. Juste à ce moment là, le muezzin lança l'appel à la prière du « maghreb » qui indique la rupture du jeûne. Les soldats déposèrent leurs bardas, étendirent leurs manteaux à même la neige et ils se mirent à prier. [waya ::], et en plus ils sont musulmans.

§8 : Tous les gamins du village se mirent à courir dans tous les sens en hurlant l'incroyable nouvelle, « les Français sont noirs, ils sont noirs et musulmans ». Un peu plus tard, j'ai appris que c'était un bataillon de tirailleurs sénégalais et un tout petit peu plus tard, j'ai appris que moi aussi j'étais Français. [aya]. Je suis allé tout de suite me regarder dans un miroir pour voir si j'étais noir. Je passais des heures entières devant la glace à regarder le Français qui était moi de l'autre côté. Et au bout d'un certain temps d'observation, j'avais déduit en fonction du modèle que j'avais en face que les Français nous ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Alors parfois je m'amusais à parler à l'autre moi-même de l'autre côté de la glace, [cherepetenemeu], Mouhand, [o : repetechemeu]... Mais on n'arrivait pas à communiquer, parce que je ne comprenais pas ce que je me lui disais. Un jour je suis allé voir mon père, et je lui dis « papa c'est vrai que moi aussi je suis Français », et mon père d'un air grave me dit, « oui mon fils, tu es Français jusqu'au nouvel ordre et le nouvel ordre est en marche ».

§9 : Mon père fut le premier propriétaire d'un poste de radio. Un engin énorme qu'il avait acheté clandestinement pendant la guerre. Chaque après midi, après avoir fini ses travaux ménagers, ma mère sortait le poste dans la grande cour de la maison et l'allumait sur la chaîne kabyle qui ne diffusait pratiquement que des chansons et des sketches à l'époque. Toutes les femmes et les jeunes filles du village avaient rendez vous chez nous

du lundi au vendredi à la même heure et mettaient leurs plus beaux atours comme si elles se rendaient à une fête. Elles apportaient des gâteaux, des beignets, des crêpes, des bouquets de violettes, du basilic et de la menthe sauvage vissée dans leurs foulards. Elles s'asseyaient par terre et sur les banquettes en pierre. Ma mère en parfaite maîtresse de cérémonie accueillait joyeusement tout ce bon monde, préparait le café et le thé, ôtait le tissu qui recouvrait la radio, tournait le gros bouton et soudain la cour de la maison se transformait en muscicole. Les femmes hurlaient de rire quand elles entendaient les sketches et dès que la musique sortait des hauts parleurs elles lançaient des youyous stridents, se levaient et dansaient en accompagnant les chants. Les postérieurs prenaient leurs libertés, ils vibraient tellement fort que parfois j'avais l'impression qu'ils allaient se détacher des corps et se mettre à danser tout seuls, en autonome. Les seins des jeunes filles voltaient comme des pigeons voyageurs, et ceux plus abondants des femmes se balançaient comme des coloquintes pleines. A côté de ça les danseuses de Haïti, c'était du yaourt, elles pouvaient aller se rhabiller, ça produisait une énergie extraordinaire.

§₁₀ : Mon père avait acheté cette radio pour écouter les informations, et avait interdit formellement qu'on y touche, c'était un fidèle de l'émission les arabes parlent aux arabes, que la résistance algérienne diffusait à partir de Londres, à partir du Caire, pardon, j'avais oublié que l'Histoire venait de subir un glissement géographique. Tous les matins, après le départ de mon père, j'allumais en cachette la radio et tournais le bouton de recherche des stations dans un sens puis dans l'autre balayant inlassablement la gamme des fréquences, Bratislava, Budapest, Prague ou l'Albatore, Pékin, Moscou. J'adorais toutes ces langues bizarres que je ne comprenais pas. Le bruitage mystérieux notamment le sifflement sidérale que le passage d'une station à l'autre provoquait. Parfois je m'arrêtais sur des chants terribles qui me faisaient peur. J'ai appris plus tard qu'on appelait ça l'opéra. [wayavava ::].

§₁₁ : Mon père travaillait en ville et revenait tous les vendredi soir passer le week-end avec nous. Un jour, comme ça, sans prévenir, on ne sait pas pourquoi, il est revenu un jeudi. La radio hurlait, les femmes dansaient dans un état second. Dès que mon père fit son entrée, la stupeur a figé l'assemblée des femmes. Les postérieurs se sont immobilisés, les pigeons voyageurs sont restés en plein vol et les coloquintes ont viré au lait caillé. Mon père traversa froidement l'assemblée des femmes en ayant un regard particulier sur ma mère, [arjoukanekemini], lui dit-il en breton algérien. Il remit la radio sur les arabes parlent aux arabes et le silence comme une chape de plomb a figé les derniers youyous. Ma mère...

Deuxième partie

§_a : Quelques mois plus tard, nous avons quitté la montagne, et nous sommes allés nous installer dans la banlieue d'Alger, où mon père m'avait inscrit dans un établissement scolaire construit spécialement pour les petits indigènes et qui s'appelait école des mimosas. Durant les trois premières semaines la maîtresse me marqua tous les jours absents parce que je ne levais jamais le doigt quand elle faisait l'appel. Je ne connaissais pas mon nom patronymique. Mon nom patronymique faisait parti de ceux qui avaient été attribués de façon arbitraire à nos grands-parents à la fin du XIX siècle par l'administration coloniale. Comme elle n'arrivait jamais à se retrouver avec notre système d'appellation, ils nous ont donné de nouveaux noms pour mieux nous repérer. Dans le système traditionnel, nous possédions tous des chapelets de prénoms qui se suivent : Mohammed Ben Ali Ben Saïd Ben Mohammed Ben Saïd Ben Ramdane Ben Farid Ben Abd El Hamid Ben Salim Ben Ahmed Ben Ramdane. Une fois que le même prénom revenait deux trois fois dans la

liste, les fonctionnaires français étaient saisis de vertige. Ils ne savaient jamais qui était qui et qui est le fils de qui, et dès qu'ils changeaient de village, ils trouvaient exactement les mêmes noms mais dans d'autres sens.

§b : Voici d'après des témoignages, comment se passaient ces séances d'attribution de nouveaux noms. Il y avait l'administration coloniale, son secrétaire et les chefs de famille passaient les uns derrière les autres. L'administrateur faisait son enquête pour trouver des noms.

- C'est quoi ton nom?
- Mohammed Ben Ali Ben Mohammed Ben Mouloud Ben Tayeb Ben Ramdane Ben Said Ben Ahmed Ben Mohammed....
- Non, je te demande ton nom à toi. Ton nom à toi tout seul c'est lequel ? C'est pas le nom de ta tribu. Tu es venu tout seul, non ? Y a personne derrière toi je crois, non? Alors s'il te plaît donne-moi ton petit nom à toi.
- Mohammed.
- Mohammed. Secrétaire inscrivez Mohammed. Et ton père ?
- Ali.
- Ali. Ton grand père ?
- Mohammed.
- Mo. Mohammed. Donc si j'ai bien compris la logique, ton arrière grand père s'appelle Mohammed. Ton grand père s'appelle Mohammed. Toi tu t'appelles Mohammed. Alors là, il y a un problème.
- Si li nom du profite msieur.
- Pardon, qui profite ?, moi je profite ?
- Non, pas toi li prophite, hacha, non nonnonnon, ah non. Li prophite c'est Mohammed [səlaçliḥwasalama]. Toi li prophite di toi c'est l'autre la comment qu'il s'apli, celui qui y a les chevaux ici la comment qu'il s'apili. Comment tu t'apili toi?
- Maurice.
- C'est ça c'est li prophite Maurice toi, et nous c'est Mohammed. Attend j va tsplik toute suite la sitiasieu comme ça tu va comprendre pourquoi qu'il s'apilitojor Mohammed. Chez nous les misilman, quand y'en a un garço, un garço qu'il i ni, tojortojor li garço kil i ni li premier, on lui doni. Ti sur ti comproni bien li françi, toi ? Tu m rogardé comme ça. T'es sour t'a été alicoul. Attend j va parler docement, j va parler docement comme ça li mots ils viennent pas vite et comme ça les comproné tout. Chez nous les misilmans, les misilmans [əlaḥwəkbərəlaḥwəkbər], quand y en a un garço qu'il i ni, qu'il i ni, qu'il i ni après il parté [aw ::], il est parté au travail, tojortojor lui doni li nom di Mohamed par lé respect qu'il faut qu'il i doni pour li prophite, tu n'alé comprend matenant.
- Oui, je crois avoir compris Mohammed. Par respect pour le prophète vous donnez le nom de Mohammed au premier garçon qui naît dans la famille.
- C'est ça.
- Donc, toi tu es le premier.
- C'est ça.
- Et tu t'appelles Mohammed Ben Ali Ben Mohammed Ben, etc.
- Pas Ben [sétéra], Ben Mohammed, [chebiyəmmak], qu'est ce qu'ils viennent foutre les [ben sétéra] la dan, là.

- Mohammed etcétéra est une locution latine qui veut dire. Non j'ai rien dit, on oublie. Dit moi le maréchal Ferrand, comment ça se fait qu'il porte exactement le même nom que toi.
- Eh si li frère di moi msieur.
- Comment ça c'est le frère de toi. Tu viens de me dire que c'est le premier garçon à qui on donne le nom de Mohammed, et lui aussi s'appelle Mohammed, alors.
- Attend attend j va tsplique. Moi ji m'apili Mohamed parce que jisui ni li premier di coté di père, lui c'est mon frère, s'apili Mohamed parce qu'il i ni premier di coti de sa mère.
- Et donc de ta mère.
- Non de sa mère a lui, chacun sa mère, alors, kiskisik. I ji encore quatre zot frère qui s'apilimohamed parce que mon père a pouisi neuf femme.
- Oh, putain.
- Ah ti di pas ça. C'est pas des pitains non, [wellahdoknehiləkyemmaknealdinyemmaknealdinjedek], [wellahdoknehilekyemmak ana hena di pitain].
- Mohammed, putain est une...Dit moi le marchand de bourricot, tu sais celui qui vend des ânes la haut sous le grand eucalyptus, le jeudi matin, tu sais le jour du marché, c'est un de tes frères ?
- Non
- Comment ça non.
- Non, c'est pas mon frère, c'est pas obligi
- Et comment ça se fait alors que lui aussi s'appelle Mohammed Ben Ali Ben Mohammed Ben Mouloud.
- Attend lui c'est un Mohamed Ben Ali Ben Mohamed de la tribu des Ben mouloud et moi je suis un Mohamed Ben Ali Ben Mohamed de la tribu des Ben mouloud.
- Mais c'est exactement la même chose.
- Ah non c'est pas la même chose, moi je suis un Mohamed Ben Ali Ben Mohamed de la tribu de Ben mouloud d'en haut et lui des Ben mouloud d'en bas, alors, kiskisik.
- Oh put, oh excuse moi.

§c : Donc pour savoir qui était qui, l'administration coloniale avait divisé les tribus en familles, ils ont désigné les chefs et ils les convoquaient devant les mairies ou les bureaux improvisés à cet effet. L'opération avait durée des mois et des mois. Au début les fonctionnaires français faisaient des efforts pour essayer de trouver des noms qui correspondaient plus au moins à l'histoire de chaque famille, mais au bout d'un moment comme les gens ne parlaient pas la langue, ils ne comprenaient pas ce qu'on leur disait. Les fonctionnaires pour faire vite ont commençait à bâclé.

- Tu viens de quelle tribu ?
- Quis ti di ?
- Allez, c'est bon tu t'appelleras quistidi. Oui ouiouioui, on s'en fou. Ton petit nom c'est quoi ?
- Slimane.
- A partir d'aujourd'hui, tu seras Quistidislimane. D'accord. Et si quelqu'un te dit Quistidi Slimane, tu dis rien. Allez au suivant.

§_a : Et c'est comme ça qu'il y a eu la famille Pousépa, il y a eu la famille Chacasatoursilvoupli, y a la famille Tidicoune, la famille Merdador et il y a la célèbre famille Kiskifichau. Ainsi qu'un tas d'autres noms que je n'oserai pas répéter ici devant vous et qui ont été tous changé au lendemain de l'indépendance.

§_e : Alors ces nouveaux noms, au départ étaient utilisés surtout pour les démarches administratives, dans l'administration coloniale, mais nos grands parents entre eux dans la tribu, continuaient à utiliser les systèmes d'appellation traditionnels, et c'était pour cela que moi je ne réagissais pas du tout lorsque la maitresse m'appelait par mon patronymique que je ne connaissais pas. Mais un jour en traversant les rangs, elle s'était arrêtée devant moi, s'était penchée et avait lu le nom inscrit sur l'étiquette qu'on m'avait cousu sur le tablier d'écolier qu'on m'avait donné. Et là, elle s'est mise à hurler, à me parler dans sa langue que je ne comprenais pas, puis soudain, elle m'a prit par le col de la chemise et entraîné chez le directeur, qui à son tour m'avait passé un savon de marseille sans que je susse là non plus de quoi il retournasse.

§_f : Un jour, la maitresse prit l'énorme vase rempli de mimosas posé sur son bureau, s'avança vers moi et me le tendit en me débitant des mots dans sa langue que je ne comprenais toujours pas. Derrière moi des élèves chuchotaient, ils parlaient dans mon dos, probablement pour me faire comprendre ce qu'elle me voulait, mais ils parlaient arabe qui m'était aussi inconnu que le français, puisque à l'époque je ne parlais que le kabyle, eh encore hein, j'étais tellement timide, la seule langue que je métrisais vraiment bien s'était le silence. Et j'étais là avec mon truc devant elle essayant de décoder dans le ton de sa voix, ses gestes et son regard ce qu'elle voulait que je fasse avec ça. J'essayais de déduire, premièrement s'il m'avait donné ce vase c'était pour en faire un usage particulier, de son index elle me montrait la porte, il fallait donc que je sorte, ce que je fis. Une fois dehors je restais debout comme un idiot au milieu de l'immense cour de récréation accroché à mon vase sans trop savoir que faire, lorsque soudain sous le préau j'ai vu des lavabos et j'avais déduit qu'il devait y avoir une histoire d'eau la dessous. Il y a de l'eau dans les lavabos, il y a de l'eau dans le vase, il doit donc y avoir un rapport de cause à effet. Enfin j'ai pas dit ça comme ça à l'époque. A l'époque je l'ai dit en kabyle ; il doit donc y avoir un rapport de cause à effet. Mais que me voulait-elle exactement ?

§_g : Dans la cour il y avait une animation inhabituelle, des ouvriers accrochaient des hauts parleurs au mur, d'autres étendaient des drapeaux, des feignons et des guirlandes de lumière d'un bâtiment à l'autre. Comme je n'arrivais pas à savoir, je suis allé me cacher dans les cabinets afin de réfléchir au problème à l'abri des regards. Voulait elle tout simplement que je change l'eau des fleurs, voulait elle que j'allasse jeter les mimosas en cueillant des neufs dans le jardin et les rapporter après avoir changé l'eau. Jeter les fleurs, l'eau, rincer le vase et le rapporter vide ou plein afin qu'elle mette elle-même des fleurs neuves. Jeter l'eau, le vase et revenir avec les fleurs. Tout jeter et revenir les mains vides. Quitter définitivement l'école, partir sur les routes avec les mimosas et laisser le vase regagner la classe tout seul [rouhadinyëmmak ma thesnevridoughalwahdekthouraketchini], à cause de toi les problèmes politiques, [yalvaztealekhera a limimozan]. Elle voulait peut être que je les donne au directeur, ou à la maitresse de la classe voisine, à la concierge, au gardien. Ah, elle me les avait peut être offert afin de me demander pardon d'avoir été trop dure avec moi depuis le début. En fait, peut être quand elle m'a parlé elle ne m'engueulait pas du tout, elle voulait peut être juste me dire, « va me petit garçon, va prend le chemin qui mène chez tes parents et donne leur de ma part ce magnifique bouquet et dis leur que je t'aime beaucoup [yawahedlbogos] ».

§_h : De toute façon je n'avais pas l'éternité devant moi pour trouver une solution et j'ai opté pour celle qui me paraissait la plus logique, jeter les fleurs, l'eau, le vase et rentrer chez moi. Je suis monté sur la cuvette pour regarder dehors si la voix était libre. Dans la cour il y avait personne. J'allais descendre, mais j'ai vu un autre enfant sortir avec un vase rempli de mimosas, traversé la cour, regardé à droite et à gauche en se grattant la chéchia. Durant un bref instant, j'ai cru que s'était moi qui étais là-bas. Puis d'une autre classe un autre élève fit la même chose puis un autre puis un autre, puis deux, puis trois autres. Des dizaines et des dizaines de gamins déambulaient dans l'immense cour de récréation avec des vases remplis de fleurs et les têtes pleines de points d'interrogation. Ils étaient aussi paniqués que moi tout à l'heure. J'ai sorti la main par-dessus la porte et je leur fait signe. Venez, venez réfléchir ici. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur des cabinets et nous nous mîmes à réfléchir ensemble. Jeter les fleurs, rincer le vase et le rapporter vide. Manger les fleurs, pisser dans le vase, tirer la chasse. Et la nuit qui tombait. La nuit tombait très tôt, c'était l'hiver et nous faisons des kilomètres et des kilomètres tous les matins pour aller à l'école et pas question qu'on rentre chez nous dans la nuit noire en traversant des valons et des rivières, on ne sait jamais il y a peut être quelque part par là un [bitchouh] qui nous attend et qui va nous manger tout cru. Alors d'un commun accord nous décidâmes de passer la nuit là dans les cabinets et serrer les uns contre les autres nous passâmes la nuit là jusqu'au matin où nous fûmes soudain réveillés par de la musique martiale.

§_i : Dans la cour il y avait la clique et la chorale municipale qui répétaient une chanson. Des gendarmes, des policiers déambulaient d'un coin à l'autre de l'école. Des centaines de gamins impeccables avec des chéchias étaient rangés. Devant la porte le directeur de l'école, les agents d'administration, les maîtres en costume, les maîtresses en tailleur attendaient solennellement. Une délégation guidée par un gros monsieur avec un drapeau multicolore en bandoulière fit éruption dans la cour. A l'extérieur on entendait une, un concert de sirène, ta tatata, ta tata. La foule dehors scandait Algérie française, Algérie. On était glacé de peur, quelques minutes après des motards en sirène firent irruption et formèrent une ligne de protection dans la cour suivi tout de suite après par des parachutistes en lunettes armés jusqu'aux dents. Ils escortaient une longue file de voiture devant laquelle trônait une DS19 décapotable. Dans la DS19, un homme était debout. Le plus grand homme que j'ai vu de ma vie. La délégation fit une visite de l'école puis le grand homme se mit à parler dans un micro et à chaque fois qu'il disait les mots ; l'Algérie, la France, ça faisait vibrer les hauts parleurs, tremblait nos rotules et applaudir la foule.

§_j : Un quart d'heure plus tard, un groupe d'homme était venu vers nous, probablement pour se soulager et nous trouvèrent là cacher dans les gogues. Pensant que ces dizaines de gamins en mimosas étaient une attraction organisée par la direction de l'école, ils nous ont fait défiler devant tout le monde et ils nous ont présenté au grand homme qui s'appelait monsieur Digoule, son prénom c'était Générane. GénéraneDigoule est venu vers nous, comme j'étais au milieu de tous les enfants, il s'est avancé vers moi et avait posé sa main en signe d'affection sur ma chéchia. Au début j'ai pensé qu'il allait me la piquer. Surtout qu'il n'en avait pas une lui. Puis il s'est penché vers moi, il était tellement grand, il avait mis trois minutes pour arriver. Pendant trois minutes j'ai vu zoomer vers moi son long nez, et puis son nez est allé dans les fleurs et juste au moment où il a senti, il eu un recule subite et en se tournant vers les autres il dit cette phrase qui allait devenir très célèbre par la suite. Oh, oh oh, ils ne sentent pas la rose ces mimosas. Un homme fit signe à l'orchestre de jouer, tout le monde se mirent à chanter et nous aussi.